



Causeries géographiques :



L'AFRIQUE EQUATORIALE

(SUITE ET FIN)

II

EXPLORATEURS ET MISSIONNAIRES



Si nous connaissons l'Afrique intérieure, c'est par les explorateurs et les missionnaires. Honneur à eux ! C'est au prix des plus grands sacrifices, c'est grâce à leur indomptable énergie, à leur esprit de foi ou à leur ardent patriotisme qu'ils ont accompli l'acte héroïque de la grande traversée. Ces hommes, on les compte facilement ; ils forment une toute petite phalange ; leurs noms sont dignes d'être inscrits en lettres d'or dans les annales des nations civilisées. Leur but était grand, pur et noble : c'était l'évangélisation des pauvres sauvages, l'accroissement du patrimoine national, l'abolition de l'affreux esclavage, qui est la plaie de l'Afrique centrale.

D'abord les explorateurs, ceux qui ont traversé le continent noir de part en part :

Les Portugais Honorato da Costa, Francesco Coimbra, Silva Porto.

L'illustre Livingstone, explorateur anglais et tendre missionnaire.

L'Allemand Gerhard Rohlfs, le lieutenant anglais Cameron, l'Américain Stanley, le major portugais Serpa Pinto, les Italiens Matteuci et Massari, le lieutenant allemand Wissmann, le missionnaire écossais Arnat, les Portugais Capello et Ivans, le lieutenant suédois Glerup, l'Autrichien Oscar Lenz, enfin, le capitaine français Trivier.

L'Afrique a donc été traversée seize fois ; les Portugais, — il faut leur rendre cette justice, — tiennent la tête ici comme nombre et comme ancienneté ; ils ont exécuté cinq traversées et quelques-uns, — ce que l'on concevra à peine, — ont mis, pour faire ce voyage, dix ans ; dix ans de leur vie d'homme !

A coup sûr, le plus sympathique des voyageurs africains est le docteur Livingstone. Raconter sa vie serait trop long ; elle peut se résumer en deux mots : il avait adopté l'Afrique, qui était pour lui comme une seconde patrie ; il voulait civiliser et évangéliser les pauvres noirs qui tous, à cause de sa droiture et de sa bienveillance, subissaient l'ascendant de cet homme, le respectaient et l'aimaient. De plus, Livingstone ne négligeait pas les travaux scientifiques et il savait ce qu'on attendait de lui en Europe sous ce rapport.

« Je le vis, je l'écoutais, dit Stanley ; j'avais vu des révoltes, des guerres, des massacres... jamais rien ne m'avait ému autant que les misères et les déceptions dont le simple récit était fait par cet homme ». (*Comment j'ai retrouvé Livingstone.*)

En 1866, Livingstone partit de Zanzibar pour venir au Londa, le royaume de Cazembé. Celui-ci le fit interroger par un chef, qui fit aussitôt son rapport : « L'homme blanc était venu dans le pays pour étudier les ruisseaux, les rivières et les lacs. On ne pouvait guère deviner quel intérêt avait l'homme blanc à connaître des eaux étrangères, mais enfin on ne doutait pas de ses louables intentions. »

Livingstone cherchait les sources du Nil ; il arriva au bord d'un lac immense ; il avait trouvé le Tanganika. Il trouva ensuite le lac Moero, en s'éloignant du Tanganika, à l'ouest, puis une rivière appelée Louapala qui sortait d'un autre lac appelé Bangouelo, traversé par le Chambézi. Tout cela, ce n'était pas le Nil, mais c'était le Congo.

C'est lui qui, le premier de tous les blancs, a paru aux yeux de populations étonnées qui n'avaient jamais vu de blancs et ne se doutaient pas même de leur existence, de populations qui se chiffrent par millions. C'est le docteur qui a étudié ces hommes, leur organisation, leurs industries, — ils sont habiles armuriers, tisseurs adroits, — leurs productions, la quantité fabuleuse d'ivoire amassée chez eux, leurs mines de cuivre, leurs sables aurifères. Dans ce pays, les femmes sont jolies ; excepté leur chevelure, elles n'ont rien du type nègre, leur couleur est très claire, leur peau n'est pas plus brune que celles des Portugaises ou des quarteronnes de la Louisiane ; elles ont le nez bien fait, les yeux superbes, les lèvres petites, les dents non saillantes.

Livingstone mourut victime de son dévouement, après une attaque de dysenterie, le 1^{er} mai 1873, au village de Tchitamambo, pays d'Ilala, au sud du lac Bangouelo. On le trouva mort agenouillé près de son lit. Un pleureur de profession, qui arriva pendant que les fidèles serviteurs du grand homme l'embaumaient pour le transporter à la côte, prononça cette singulière oraison funèbre : « Aujourd'hui est mort l'Anglais, qui avait des cheveux si différents des nôtres ; venez tous à la ronde voir l'Anglais ! »

Lélo koua Enghérésé
Mouana sisi oa kounda
Tou kamb' samb' Enghérésé !

C'est au mois de février 1874 que la dépouille du docteur, porté par ses fidèles serviteurs Souzi et Chouma, arriva à Zanzibar.

Quand le touriste se promène au milieu des splendeurs de la célèbre abbaye de Westminster,

à Londres, et qu'il admire tour à tour les tombes des rois et des grands citoyens qui ont illustré la Grande-Bretagne, il arrive bientôt au milieu de la grande nef et ses yeux sont attirés par une large pierre où il lit l'inscription suivante :

« Rapporté par des mains fidèles sur terre et sur mer, ici repose D. Livingstone, missionnaire, voyageur, philanthrope. Né le 19 mars 1813, à Blantyre, comté de Lanark, mort le 1^{er} mai 1873, à Ilala. Pendant trente ans, sa vie fut dépensée en infatigables efforts pour évangéliser les naturels, explorer les contrées inconnues, abolir le commerce d'esclaves qui désole l'Afrique centrale, où parmi ses dernières paroles il écrivit : Puissent les bienfaits célestes descendre sur quiconque, Américain, Anglais ou Turc, aidera à guérir cette plaie saignante du monde ! »

De Stanley, on peut dire qu'il a parcouru l'Afrique centrale un peu dans tous les sens. Cet homme nous apparaît comme le type de l'énergie et du courage à toute épreuve. Américain d'origine anglaise, il a toute la ténacité de race et toutes les audaces de son pays. Il se disposa à partir du côté des grandes Indes, quand il reçut un jour un télégramme de M. G. Bennett, directeur du *New-York Herald*, le priant de venir le trouver à Paris ; il y va : « M. Stanley, lui dit le journaliste millionnaire, voulez-vous aller en Afrique chercher Livingstone ? — Mais oui, si vous le désirez. — Tout de suite ? — Tout de suite. » Et il part. Il est vrai qu'il connaissait déjà l'Afrique.

Stanley, lui, voyage avec de grandes caravanes et tout l'attirail moderne du savant et de l'explorateur, toutes les ressources dont on peut disposer à notre époque. Il marche droit devant lui, emportant à travers les jungles, les forêts, les cours d'eau, les montagnes, des caisses, des ballots, des bateaux divisés en sections, des armes perfectionnées, des mitrailleuses... La canne à la main, ayant à sa droite un garçon qui porte sa carabine, un autre l'étendard étoilé des Etats-Unis, il va au but, peu scrupuleux sur le choix des moyens, sans souci des obstacles et, comme l'éléphant des forêts africaines, cassant, brisant tout, faisant des trouées partout, — il faut qu'il arrive ; il arrivera. Cet homme est de fer ; de plus il est heureux.

Du côté est du Nyanza, il traverse un ruisseau, bientôt après ce ruisseau est rejoint par un autre, puis par un autre, toujours par un autre ; il court au nord, puis au nord-ouest ; cela devient une rivière ; la rivière entre dans le lac Victoria. Cette rivière n'est autre chose que le Nil blanc ; l'autre Nil, le bleu, comme on le sait, sort du lac Tsana, en Abyssinie.

On aura sans doute bien compris que le centre de l'Afrique est un haut plateau constellé de grands lacs d'où sortent les grands fleuves de l'Afrique : le Nil du lac Nyanza, le Congo du

Bangouélo et du Tanganika, le Zambèze du Nyassa.

Il faut entendre Stanley parler du Tanganika, qu'il a exploré dans tous les sens, comme Caméroun. Pour beaucoup d'indigènes, c'est le lac sacré! on ne le regarde pas impunément, il donne la mort!

Et la légende du lac est curieuse; c'est comme un écho des traditions primitives. Autrefois il y avait là, à la place de l'eau, un grand peuple, une grande ville, de nombreux troupeaux. On y remarquait aussi une source profonde qui alimentait un petit cours d'eau, et dans la source se trouvaient de beaux poissons à la chair exquise et savoureuse dont les propriétaires, un homme et sa femme, se régalaient souvent, en ayant bien soin de n'en parler à personne.

Or, il arriva qu'un jour cet homme eut affaire dans le pays voisin d'Ouvinzor; il partit en voyage en recommandant bien à sa femme de ne laisser voir la fontaine et les poissons à âme qui vive. Celle-ci jura de garder le secret et pourtant... pourtant à peine son mari était-il parti, qu'elle fit signe à un ami de venir dans son jardin et qu'elle lui montra les poissons merveilleux. Pendant que tous deux les regardaient avec ravissement étinceler au soleil, se poursuivre, sauter, plonger, un craquement horrible se fit entendre, la terre s'ouvrit et tout s'enfonça dans l'abîme! La source coulait, coulait toujours et elle coula tant qu'elle remplit le gouffre tout entier. Le Tanganika n'aurait pas d'autre origine. Quand le mari revint et qu'il trouva des montagnes et un lac qu'il ne connaissait pas, il sut que la source et les poissons avaient été regardés et que tout un peuple avait péri par suite de la désobéissance de sa malheureuse femme!

Le dernier voyage de Stanley est connu de tous. Le 18 mars 1887, il part de l'embouchure du Congo. En décembre, il arrive à Kavalli, sur le lac Albert et, le 29 avril 1888, il prend contact avec Emin-Pacha, à la découverte de qui il était parti. Il ne le trouvait que plus d'un an après son départ.

Ils n'arrivent à Bagamoyo, sur l'Océan Indien, que le 4 décembre 1889. C'est là que le pacha délivré tombe malheureusement d'une fenêtre et se guérit difficilement de cette chute.

Un mot seulement de nos deux compatriotes V. Giraud et Trivier.

Parti de Dar el Salam, près de Bagamoyo, le 17 décembre 1882, l'enseigne de vaisseau Giraud dut escalader des pentes escarpées et des sommets à pic, où les porteurs de son bateau restaient quelquefois des matinées entières à parcourir 500 mètres par des sentiers de chèvres, comme on n'en voit pas dans les Alpes, et il lui arriva à plusieurs reprises de monter à 3,000 mètres sous la pluie ou dans la brume

par des routes abominables. Il arrive dans un village où réside un chef puissant et demande un emplacement pour camper.

— « On ne campe pas, lui dit-on, tant que le *hongo* (tribut) n'est pas payé.

— Donnez-moi au moins un peu d'eau!

— Non, non! rien! le tribut d'abord! »

Et sous un soleil de feu, il faut ouvrir les charges et acquérir, moyennant 250 mètres d'étoffe, le droit d'avaler un verre d'eau!

Pendant la saison des pluies — la *massika* — celle où voyageait M. Giraud, le matin on marchait sous une averse continue; vers une heure commençaient des ouragans tropicaux; le tonnerre éclatait dans toutes les directions à la fois, au milieu d'éclairs et de bourrasques épouvantables, et glacés sous ce déluge, les voyageurs ne trouvant même pas un arbre pour s'abriter, grignotaient leur farine de manioc mouillée, ahuris, hébétés par ce furieux déchainement des éléments.

Cependant notre compatriote traverse les montagnes du Nyassa, où il trouve les habitants perchés sur des sommets escarpés en grand costume de guerre, et il faut des heures de pourparlers avant de pouvoir acheter des vivres. Il arrive dans le Condé, arrosé par de nombreux cours d'eau, embelli par des villages très propres, des huttes gracieuses, coquettes, ombragées par des forêts de bananiers, un pays absolument pittoresque. Heureusement, car M. Giraud, sous les rafales de la *massika*, en était arrivé à un tel état de dépression qu'il était presque décidé à abandonner son voyage.

Enfin l'explorateur est au lac Bangouélo (juillet 1883); il le visite en tous sens, reconnaît le Chambèzi qui entre dans le lac, le Lonapoula qui en sort, et il arrive sur la côte d'Iala où il trouve un chef qui lui donne des renseignements sur la rivière : « Tu iras loin, loin, dans le sud, là tu trouveras une armée de Méré-Méré, roi des Vouanssis, et qui te combattra; si tu lui échappes, tu iras mourir dans les cataractes! »

Renseignements trop exacts! il fallut compter avec ce Méré-Méré; M. Giraud fut son prisonnier, il dut lui abandonner des fusils, il dut s'enfuir non sans danger. Il arriva chez un autre chef puissant, Cazembé, sur les rives du lac Moero; là aussi il eut à souffrir mille vexations, à abandonner ses fusils, de bons fusils de la manufacture de Tulle, modèle 1874, que le capitaine Trivier retrouva plus tard entre les mains d'un certain chef Kahounda (qui les tenait de Cazembé lui-même), lequel lui demandait tout bonnement quelques cartouches de fusil Gras, en plein cœur de l'Afrique, comme une chose toute naturelle. Il n'y a plus d'enfants! Il n'y a plus de nègres!

Bref! M. Giraud fuyant toujours, arriva au Tanganika et finalement se vit abandonné de

tous ses porteurs. Il fallut revenir du Tanganika à Quilimane (novembre 1884) par le Nyassa, le Chiré et le Zambèze.

Le capitaine Trivier, lui, fut plus heureux. Avec son ami Emile Weissemurger et ses deux Sénégalais Ali et Baba, deux noms des *Mille et une nuits*, mais deux noms honnêtes qui ne rappellent en rien les *Quarante Voleurs*, avec les subsides fournis par M. Gounouilhou, directeur du journal bordelais *la Gironde*, l'émule de M. G. Bennett, il part de Loango le 10 décembre 1888; le 6 janvier 1889 il est à Brazzaville. Trivier poursuit sa marche courageuse; il va de Stanley-Pool aux Falls (chutes de Stanley), où il arrive le 18 février; il rencontre le fameux Tippo-Tib, un Arabe esclavagiste avec qui tous les explorateurs ont à compter; c'est le véritable roi de l'Afrique Centrale. Stanley pour le gagner l'a fait tout simplement nommer gouverneur des Falls par le roi Léopold.

Le 21 mars, Trivier est à Nyangoué; il traverse la province de Manyema, il va à Oudjidji, de l'autre côté du lac, où il trouve le sultan arabe Roumariza, qui, d'après les instructions de Tippo-Tib, l'empêche de prendre la route de Zanzibar.

Que fera Trivier? Il explorera d'abord le Tanganika, il ira à Mpala où il rencontrera la mission française des Pères Blancs d'Alger et Monseigneur Bridoux, en tournée épiscopale; puis il ira au sud du lac à Fouambo, station des missionnaires protestants de la Société de Londres.

C'est pendant le séjour du capitaine à Fouambo, que son compagnon Weissemurger disparut mystérieusement; on sut plus tard, par les missionnaires, qu'il avait été assassiné par les indigènes dans les environs. Trivier traverse la région qui sépare le Tanganika du Nyassa; il descend le Chiré, rencontre le colonel Serp Pinto qui guerroyait contre les indigènes, et arrive le 1^{er} décembre 1889 à Quilimane.

— Quand on regarde une carte des missions catholiques d'Afrique, on reste confondu; le continent noir est partagé non seulement entre les puissances dont la souveraineté est souvent purement nominale, mais aussi entre les missionnaires. Vicariat apostolique du Nyanza, vicariat apostolique du Tanganika, vicariat apostolique du l'Ounyanimbé, mission du Nyassa, vicariat apostolique du Congo indépendant.

Toutes ces missions, tous ces centres catholiques, à part la dernière qui est aux Pères Belges de Scheut, appartiennent aux Pères Blancs d'Alger, congrégation fondée par le cardinal Lavignerie en 1868. Ils s'étaient, dans le principe, occupés de la Kabylie, et même du Sahara et des Touaregs, qui en avaient massacré trois en 1875. Monseigneur Lavignerie les proposa au pape Pie IX pour la mission créée au

centre africain : « Ils sont prêts à tout, disait l'archevêque d'Alger, même au martyre! »

Quatre jours après son élection, le Pape Léon XIII ratifiait le projet de son prédécesseur et dix Pères d'Alger partaient pour Zanzibar; cinq destinés au Tanganika, cinq au Nyanza.

Il faut lire leur journal de voyage publié sous le titre : « A l'assaut des pays nègres ». Ce sont des soldats ces missionnaires; ils en ont tout l'esprit et toutes les allures, inspirés par une foi et une piété ardentes, une charité brûlante comme le soleil qui darde ses rayons sur leurs têtes. Ils vont allégrement à travers les mille difficultés ordinaires d'un pareil voyage : le climat, la brousse, les cours d'eau à traverser, les exigences des tribus riveraines de la route, l'abandon des porteurs de caravane; et ils vont, ils vont quand même, ne se doutant pas qu'ils sont des héros, — comme les explorateurs; avec cette différence que ceux-ci passent et que les missionnaires restent. Adieu la douce patrie! adieu le foyer aimé et le regard ému d'une mère ou d'une sœur! adieu les habitudes et les usages connus! La patrie, désormais, c'est cette terre enflammée, ce soleil de feu, cette nature farouche, ces animaux sauvages et terribles, ces hommes égoïstes, grossiers, à l'aspect repoussant, aux instincts cruels, et l'apôtre va à eux pour les serrer dans ses bras et leur donner le doux nom de frère, en leur montrant une croix et un Evangile.

Il restera là, il y mourra! Plus de dix sont morts depuis le jour de la première caravane, et le premier, le supérieur de Tanganika, a été emporté par la fièvre tropicale avant d'être rendu à son poste.

Partis le 17 juin 1878 de Zanzibar, les missionnaires d'Alger étaient à Tabora le 1^{er} octobre suivant; là ils bifurquèrent, les uns se rendirent dans l'Ouganda, au nord du lac Nyanza où ils se trouvaient le 19 juin 1879; ceux du Tanganika, arrivèrent à Oudjidji à la fin de janvier de la même année.

L'Ouganda — capitale Roubaga — royaume composé de quatre millions d'hommes, ayant à leur tête un souverain appelé *Kabaka*, était déjà célèbre par l'intelligence et la beauté de ses habitants. Stanley qui y passa à son premier voyage, dit : « Le peu que nous avions vu des mœurs et des coutumes des voisins, suffisait à me donner la conviction que j'allais faire connaissance avec un souverain et un peuple extraordinaires... » Il instruisit le roi Mtsa, lui enseigna l'Evangile et quand il partit : « Stam-mli, lui dit le roi, ne manquez pas de dire aux blancs que je suis comme un homme vivant dans les ténèbres, ou comme un aveugle de naissance; tout ce que je demande est qu'on m'apprenne à voir, je resterai chrétien tant que

je vivrai. » Grâce aux Arabes qui se trouvaient à sa cour, il professait alors un mahométisme mélangé de fétichisme.

L'Ouganda est un riche pays très fertile, très industriel et commerçant; l'administration y est bien constituée, l'empereur ou *Kabaka* a une cour nombreuse, tous sont habillés élégamment et pratiquent la polygamie. Ils ont des traditions historiques : c'est un nommé Kintu, venu de l'Abyssinie, qui aurait fondé cet empire; il était peut-être chrétien, et les peuples attendent vaguement son retour; aussi les missionnaires furent-ils bien accueillis à leur arrivée.

Ce fut M. Mackay, de la Société protestante des missions de Londres, qui le premier vint s'établir dans l'Ouganda; les Pères Blancs le suivirent de près; le roi voulut assister à une controverse religieuse entre les Anglais et les Français, et il se déclara après en faveur de ceux-ci. Il fit plus, il demanda aux Français de l'aider à obtenir le protectorat de la France. Monseigneur Lavigerie soumit le projet au gouvernement qui déclina cette offre avec courtoisie, en envoyant au roi Mtéza trois cents fusils.

Cependant les missionnaires d'Alger opéraient de nombreuses conversions; Mtéza effrayé leur interdit la prédication et il venait de les exiler dans le Boukumbi, au sud du Nyanza, quand il mourut. Mouanga, un de ses quarante fils, fut élu à sa place et les missionnaires furent rappelés par lui; l'œuvre de la conversion du royaume entier allait s'accomplir, quand éclata une violente persécution, suscitée par les Arabes et le premier ministre du roi. L'évêque anglican Hannington qui allait arriver fut massacré sur les confins du royaume, et les nègres chrétiens donnèrent des exemples d'un courage héroïque.

Cent d'entre eux furent martyrisés; on put entendre Joseph Mkasa, conseiller intime du monarque, dire au bourreau qui allait lui trancher la tête : « Tu diras de ma part à Mouanga qu'il m'a condamné injustement, mais que je lui pardonne de bon cœur. Tu ajouteras que je lui conseille de se repentir, car s'il ne se repent pas, il aura à plaider avec moi au tribunal de Dieu. » — Et un autre, s'adressant à Mouanga lui-même : « Adieu, je m'en vais là-haut, au paradis, prier Dieu pour toi ! » — Un autre enfin, fils du bourreau et parlant à son père : « Je connais la cause de ma mort : c'est la religion. Père, tue-moi ! » On ne parlait pas mieux dans la primitive Eglise, au temps des Laurent et des Sébastien. Personne n'apostasie.

Enfin, Mouanga revint à de meilleurs sentiments, et son peuple commença à se convertir en masse. M. Mackay était parti en confiant au P. Lourdel, missionnaire d'Alger, la clef de sa maison, pour la remettre au révérend Gordon qui venait le remplacer. Celui-ci indisposa telle-

ment le roi par son langage menaçant, qu'il fut jeté dans les fers et n'obtint sa mise en liberté que par la protection des Pères Blancs. Les gouvernements français et anglais félicitèrent publiquement les libérateurs.

En 1888, Mouanga est renversé, et les missionnaires catholiques et protestants sont conduits dans la même prison, où ils se donnent des marques de la charité la plus touchante; puis ils sont bannis de nouveau, et les Pères d'Alger voient arriver un jour chez eux le roi Mouanga, leur ancien persécuteur, qui vient leur demander asile. Le roi recouvrait bientôt son trône et ses Etats, et en mai 1890 le cardinal Lavigerie recevait de lui une lettre témoignant des sentiments les plus chrétiennement respectueux. On peut désormais dire que l'Ouganda est un pays chrétien.

Pendant ce même temps, les missionnaires du Tanganika s'établissaient au nord-ouest du lac, puis au sud sur les deux rives, où ils sont aidés et protégés par le vaillant capitaine Joubert, qui est véritablement devenu africain en épousant là une femme de couleur.

Quant aux missionnaires protestants, nous les avons rencontrés dans le nord au Nyanza; à Léopoldville sur le Congo, on trouve l'établissement des missionnaires américains, puis celui de M. Grenfell, supérieur de la mission Baptiste, puis près de là, l'évêque Taylor avec huit missionnaires.

Les *clergymen* de la Société de Londres sont aussi sur le Tanganika.

Le capitaine Trivier a été reçu pendant son voyage par les protestants du lac Nyassa. Notre compatriote a pu constater la situation florissante de ces missions : « Il y a quatorze ans que je suis sur le Nyassa, lui disait le docteur Laws, et malgré ce long séjour, je suis heureux, car je suis payé de ma peine par le résultat acquis ! » Le docteur Laws avait *douze cents* élèves dans son école et, dans le courant d'une année, il donnait quelquefois ses soins à *sept mille* malades.

III

L'ESCLAVAGE

Maintes fois déjà, le nom d'esclavagiste est venu sous notre plume. Il y a donc des esclaves en Afrique? Oui, et c'est même là la plaie la plus honteuse du centre africain dont nous nous occupons. En quelques mots, nous dirons ce qu'est l'esclavage dans l'intérieur et comment on peut y mettre fin.

Pendant que l'esclavage américain tombait peu à peu, celui d'Afrique se développait dans des proportions déplorables, et c'est au moment où les grands explorateurs pénétraient dans

l'intérieur avec les premiers missionnaires, — il y a vingt-cinq ans, — que les marchands esclavagistes y faisaient invasion eux-mêmes; ils venaient de l'Egypte et de Zanzibar.

Ces marchands sont généralement des métis issus d'Arabes et de noirs du littoral; musulmans de religion, ils se croient bien supérieurs aux pauvres nègres, appelés à les commander et à en abuser de toutes façons. C'est là du reste la loi du Coran : L'humanité forme deux races distinctes; l'une celle des maîtres, l'autre celle des esclaves.

Voilà le principe esclavagiste ! Ajoutons que, pour ces horribles métis « créés par le démon », selon le proverbe africain, l'esclavage est aussi une nécessité; voici comment :

L'ivoire était, il y a vingt ans, d'une extrême abondance dans tout l'intérieur. Pour le transporter à la côte, après l'avoir acheté à vil prix, il fallait des hommes : on fit des esclaves, des porteurs esclaves; cela devint une habitude. Et quand l'ivoire fut rare sur les marchés du centre, on laissa les hommes pour rechercher les femmes et les enfants, car on les écoulait assez facilement à la côte et on pouvait les transporter, par les navires ou *daous* arabes, au Zanzibar d'abord, puis en Arabie, en Egypte, en Turquie, en Perse, au Maroc, partout où flotte l'étendard du Prophète.

Mais comment procèdent les chasseurs d'hommes ? Comme les chasseurs d'animaux, en *rabattant* le gibier, car le nègre n'est pas au-dessus de l'animal !!! Une troupe d'Arabes et de *Rouga rouga* (brigands noirs) entourent les hautes herbes où les naturels se sont réfugiés et les incendient. Les noirs, qui sont dans leur village ou dans un lieu de refuge, fuient épouvantés de ce foyer ardent et tombent entre les mains des bourreaux, qui les tuent ou les prennent vifs et les enchaînent; le noir ne peut résister aux armes à feu dont sont munies les bandes esclavagistes. Alors commence la terrible odyssée des captifs; tout ce qui est pris est immédiatement entraîné vers les marchés de l'intérieur : Oudjidji et Tabora surtout.

Les esclaves sont à pied, bien entendu. Ils pourraient fuir : on les attache les uns aux autres par la ceinture, par les mains et par les pieds; sur leur cou, on place des fourches qui les relient entre eux, deux par deux; de plus, on les charge tous de ballots ou de lourdes défenses d'éléphant. On marche toute la journée. Le soir, quand on campe pour la nuit, on leur distribue quelques poignées de sorgho cru; le lendemain, à l'aube, il faut repartir. Et ils sont affaiblis par ce régime, ils contractent des maladies, ils sont couverts d'ulcères, de plaies vives ! ils s'arrêtent épuisés, ils tombent... Le négrier s'approche, il veut ménager sa poudre; armé d'une barre de

bois, il en assène un coup terrible sur la nuque de ses victimes, et c'est fini !

Mais non ! ce supplice est trop doux et ne produit pas assez d'effet sur les autres qui, hébétés, se laisseront mourir. Le négrier alors vient au malheureux qui s'est affaissé sur la route; il a un large coutelas à la main; il lui tranche un bras ou une jambe et il jette ce membre pantelant dans la jungle qui s'étend à droite et à gauche du sentier, en disant : « Ceci, c'est pour le léopard, qui viendra l'apprendre à marcher !... » Or, c'est le soir, la nuit arrive et, avec elle, la promenade des grands fauves attirés par cet appât; ils viendront dévorer le reste, l'esclave vivant encore. Terrifiés, galvanisés par cette horrible perspective, les autres esclaves n'oseront se plaindre et reprendront leur marche lugubre, pour n'être pas exposés à subir le même et épouvantable sort.

Livingstone, le doux, intrépide et grand Livingstone, qui avait été pendant de longues années témoin de ces horreurs de la traite, s'écrie : « Quand j'ai rendu compte de la traite de l'homme dans l'est de l'Afrique, je me suis tenu très loin de la vérité, ce qui était nécessaire pour ne pas être taxé d'exagération; mais à parler en toute franchise, le sujet ne permet pas qu'on exagère : amplifier les maux de l'affreux commerce est tout simplement impossible. Le spectacle que j'ai eu sous les yeux, incidents communs de ce trafic, est d'une telle horreur, que je m'efforce sans cesse de le chasser de ma mémoire, et sans y arriver. Les souvenirs les plus pénibles s'effacent avec le temps, mais les scènes atroces que j'ai vues se représentent et, la nuit, me font bondir, terrifié par la vivacité du tableau. » (*Dernier journal de Livingstone.*)

Il mourra donc beaucoup d'esclaves avant d'arriver au marché. Cameron raconte que, pour se procurer cinquante femmes qu'il devait vendre, le métis portugais Alvez avait détruit dix villages inoffensifs, qui comptaient chacun jusqu'à deux cents âmes, et massacré tous leurs habitants. A ce compte, cela ferait deux millions de noirs mis à mort ou vendus chaque année et, en cinquante ans, la dépopulation complète du centre africain.

Le même Cameron affirme que l'on vend cinq cent mille esclaves annuellement.

Enfin, on arrive sur le marché où ont lieu des scènes tout aussi odieuses. Les nègres sont parqués et exposés comme le bétail; on inspecte tour à tour leurs pieds, leurs mains, leurs doigts pour s'assurer des services qu'ils peuvent rendre. On discute leur prix et, quand ce prix est réglé, les malheureux séparés les uns des autres, le fils du père, la fille de la mère, appartiennent corps et âme à leur nouveau maître.

Le spectacle que présente en particulier le

marché d'Oudjidji, sur le Tanganika, est affreux. C'est le théâtre de tous les crimes et de toutes les débauches protégés par la religion musulmane. Par suite des souffrances, des privations et des coups, bien des esclaves ressemblent à des squelettes vivants; ils se traînent péniblement à l'aide d'un bâton et ils viennent mourir dans le cimetière qui leur est réservé, espace inculte aux bords du lac. Dans ce cimetière, il y a des morts et des agonisants étendus côte à côte. Chaque nuit, les hyènes viennent et se chargent des sépultures; mais il est arrivé que, parfois, on voyait là un tel amoncellement de cadavres, que ces animaux ne suffisaient plus à les dévorer; ils étaient dégoûtés de la chair humaine...

— Voilà le mal ! Où est le remède ?

Le cardinal Lavigerie, archevêque d'Alger, fondateur de la congrégation des missionnaires qui évangélisent l'Afrique équatoriale, est venu, ces dernières années, prêcher la croisade, comme un nouveau Pierre l'Ermite; on l'a entendu successivement à Paris, à Bruxelles, à Londres même où, aux applaudissements de tous, il a prononcé un long discours, dans un *meeting* présidé par lord Granville, ancien ministre des affaires étrangères d'Angleterre.

Selon l'éminent orateur, cinq ou six cents soldats européens volontaires, bien dirigés et organisés, suffiraient pour supprimer la chasse et la vente de l'esclave dans les pays qui s'étendent sur les hauts plateaux du continent africain, depuis l'Albert Nyanza jusqu'au sud du Tanganika. En cela il se trouve d'accord avec le commandant Cameron qui, dans une lettre adressée au cardinal, dit que les missionnaires peuvent travailler à ce but par la force morale, mais que d'autres doivent se servir d'armes matérielles. Une centaine d'hommes pourraient donc dominer par exemple le Nyanza; de même pour les autres grands lacs et quelques lieux placés sur les routes principales. Ainsi, on pourrait tenir en respect les trois ou quatre cents démons qui désolent l'Afrique intérieure et qui ne sont forts que parce qu'ils possèdent des armes à feu.

On demandait un jour à un esclavagiste comment il pouvait se lancer ainsi dans le cœur du pays et s'il ne redoutait pas les représailles de chefs, dont on le priait de dire les noms : « Le souverain de l'Afrique intérieure, répondit-il en montrant son fusil, c'est la poudre ! »

Donc, le cardinal requiert l'interdiction du port des armes à feu et celui de la poudre, aussi

bien du reste pour les noirs que pour les métis arabes.

Ce serait une erreur, en effet, de trop compter sur l'alliance des noirs contre les musulmans; les malheureux nègres eux-mêmes, hélas! sont esclavagistes et les intérêts des traitants se confondraient, en cette question, avec ceux des chefs et des hommes libres qui veulent avoir des esclaves.

Question difficile, au demeurant, que celle de l'abolition de la traite en Afrique! Le cardinal, en septembre 1890, le disait lui-même : « Le succès ne s'obtiendra pas sans doute en un jour et un tel résultat, impossible dans ce délai, sur une aussi immense échelle, ne serait même pas heureux pour l'Afrique, à qui des traditions tant de fois séculaires assurent en ce moment, malgré leur barbarie, une forme telle quelle d'état social dont la suppression subite la jetterait dans le chaos. Le mal serait encore plus grand qu'il ne l'a été jusqu'à ce jour. » (*Discours de Saint-Sulpice.*)

Le capitaine Trivier l'a constaté : l'esclavage existe partout, aussi bien dans les possessions anglaises que dans les colonies françaises et allemandes; à plus forte raison chez les Portugais. Ce ne sont pas les blancs qui s'y livrent, certes! mais les noirs, tous les noirs de quelque importance. Eh bien! l'esclavage ne sera supprimé que lorsque l'Afrique sera sillonnée d' blancs, de commerçants et de missionnaires qui répandront autour d'eux la civilisation et les idées pacifiques.

Il faudra du temps pour cela. Il faudra aussi faire cesser le blocus de la côte orientale qui irrite tout le monde là-bas; il faudra faire la paix, se rendre absolument maître des côtes, en évitant la violence, les procédés hautains et tyranniques, la précipitation, les menaces, les exigences d'une administration tracassière. Il faudra construire des routes, des ponts, creuser des puits à l'usage des caravanes, établir çà et là des postes militaires qu'on reliera plus tard par des chemins de fer, comme le Transcaucasien.

Et la civilisation, partant de la côte, s'étendra à l'intérieur; l'influence et l'autorité des Européens seront substituées à celles des sultans arabes de Zanzibar et autres lieux, et les esclavagistes verront peu à peu leur fortune décroître. L'Afrique sera sauvée.

UN ANCIEN MISSIONNAIRE.

PENSÉES ET MAXIMES

On naît avec ou sans jugement, les années le mûrissent, mais n'en donnent point à ceux qui en sont dépourvus.

(AUGUSTA COUPRY.)

BIBLIOGRAPHIE

MARGUERITE

PAR MATHILDE AIGUEPERSE

Beaucoup d'inexpérience, un style quelque peu lâché, trop d'événements qui s'accumulent, voilà pour les défauts de ce livre de début ; mais l'intérêt n'y languit point, il est écrit avec grâce et avec chaleur, il a le charme entraînant de la jeunesse.

Au point de vue moral il est sans reproche, si l'on admet qu'une jeune fille ait le droit de se sacrifier en épousant un homme qu'elle n'aime pas, tandis que son cœur déborde de tendresse pour un autre. Marguerite se donne, afin d'assurer le repos de son père, de lui sauver l'honneur, soit ; mais toutes les plus belles raisons ne justifieront jamais cette sorte de marché, trop souvent exploité dans le roman français, et qui indique de la part de celle qui s'y prête une lamentable ignorance appuyée sur beaucoup d'orgueil.

L'orgueil seul, en effet, si déguisé qu'il soit, conduit un être humain à surcharger sa vie de devoirs particulièrement difficiles et dont il ne peut se rendre compte d'avance. Heureusement la mort intervient fort à propos pour délivrer Marguerite d'un mari indigne d'elle. Une chute de cheval la rend veuve et libre de revenir au fiancé de son choix (1).

UNE FEMME BIEN MALHEUREUSE

PAR ANTONIN RONDELET

Ce livre, un peu froid et qui est précédé d'une trop longue préface sur les mérites du *roman intérieur*, un genre nouveau, à en croire M. Antonin Rondelet, doit être recommandé comme une excellente leçon de morale.

Mais d'abord, qu'est-ce que le roman intérieur ? Quelle est la différence entre lui et le roman psychologique en général ?

Nous laisserons l'auteur vous l'expliquer : « Ne rien inventer et tout découvrir ; rendre non pas seulement ceux des mouvements de la pensée et du cœur qui se trahissent d'eux-mêmes, mais saisir tout au fond de notre âme les plus légères fluctuations, les courants sous-marins pour ainsi dire, » provoquer en nous la force de la réflexion, relever notre courage par les exemples qu'on nous propose, nous associer aux efforts de ceux qui veulent le bien, — voilà le but de ce roman, qui diffère autant que possible, tout

(1) *Marguerite*, par M^{lle} Mathilde Aigueperse. — Un vol. 3 francs. Louis Carré, édit., 15, rue de Sèvres.

en étant réel plus qu'aucun autre, des peintures réalistes à la mode. Il est curieux de suivre pas à pas l'histoire d'*Une Femme bien malheureuse* qui ne l'est en somme que par sa faute.

Julie, sous les apparences les plus correctes, a été, jeune fille, une de ces révoltées qui passent leur existence à se chercher et qui, faute de savoir se gouverner, se plaignent d'être méconvenues et incomprises. Elle n'a éprouvé que de l'amertume pour les douces conditions de sa jeunesse ; enfant gâtée, elle a toujours été incapable, malgré tout son esprit, de comprendre les services qu'on lui rendait ; ce même genre d'égoïsme lui a fait recevoir les hommages avec indifférence et l'a empêchée d'apprécier ensuite le dévouement de son mari. Elle souffrirait encore aujourd'hui et ferait souffrir autour d'elle, sans un de ces incidents qui, si petits qu'ils sont presque imperceptibles, peuvent avoir néanmoins de graves résultats et changer subitement la face des choses. Le langage simple et franc d'une vieille servante fait rentrer en elle-même cette femme instruite et réfléchie dont le sourd mécontentement avait résisté à l'affection de son frère, de sa sœur, de ses parents, de son mari.

Elle apprend tout à coup que si la vie est dure, il dépend de chacun de nous de l'embellir par la bonne volonté ; ayant consenti à se dire qu'elle pouvait se tromper, elle s'examine, elle se repent, elle se corrige.

Ne vous attendez pas à trouver beaucoup de mouvement dans ce récit, où il y a pourtant de l'imprévu ; lisez-le pour vous instruire (1).

L'Homme aux cent mille francs

PAR PAUL VERDUN

Celles de nos lectrices qui aiment les drames émouvants, un peu gros, mais chargés d'événements qui tiennent l'intérêt en éveil et font à l'occasion couler des larmes, pourront lire sans inconvénient le livre de M. Verdun, ce roman judiciaire passionnant et honnête tout à la fois, écrit dans un esprit chrétien et qui se termine par une phrase que l'on pourrait opposer à la plainte immortelle de Dante : « Il est si doux de se rappeler les jours de tourmente dans les jours de bonheur, que je ne sais pas si le souvenir du mal que l'on endure vaillamment, n'est pas le plus profond et le plus délicat des plaisirs (2) ».

(1) *Une Femme bien malheureuse*, par Antonin Rondelet. — Un vol. 3 fr. 50 ; librairie Perrin, 35, quai des Grands-Augustins.

(2) *L'Homme aux cent mille francs*, par Paul Verdun. — Un vol. 3 fr. Librairie Blériot, 53, quai des Grands-Augustins.

LA FEUILLERAIE

(SUITE)



NELLY se disposait à sortir du cimetière, Hubert la suivit.

— Peut-être exagérez-vous vos devoirs, reprit-il enfin. Mon oncle et ma tante sont encore robustes, encore jeunes, ils s'aiment et peuvent se suffire.

Elle sourit.

— Je vais vous sembler bien présomptueuse, mon cher Hubert, mais je ne puis m'empêcher de croire que je suis la joie de leur vie... Ils m'aiment tant !

Il y eut encore un silence, puis Nelly fit remarquer à son cousin l'harmonie de ce paysage qui n'avait rien de grandiose, mais dont la grâce charmait le regard et s'insinuait jusqu'au cœur. Le ciel était d'un bleu pâle avec des nuages blancs légers comme d'immenses et vaporeux marabouts ; au milieu du feuillage encore vert des peupliers d'Italie, il y avait çà et là un bouquet d'un jaune d'or, les bois sur les coteaux se nuançaient de pourpre, et la rivière légèrement enflée coulait avec un bruit doux et harmonieux.

— J'aime tout cela, dit Hubert, promenant lentement son regard autour de lui, et l'arrêtant sur les toits d'ardoises et les murs couverts de lierre du château. J'y reviendrai.

— Oui, mais quand ? Vous ne savez pas encore où les hasards de votre carrière vont vous envoyer, peut-être dans les neiges du nord, peut-être sous les brûlants soleils du midi... Vous reviendrez... Le cadre sera le même ; mais ceux qui l'habitent, où seront-ils ?

— Je les retrouverai, s'il plaît à Dieu. Je ne resterai pas dix ans sans revenir, cette fois. Les vieux liens sont renoués, et aujourd'hui plus forts que jamais.

Nelly leva vivement la tête et le regarda. Son regard, à lui, errait maintenant, au-delà de la Feuilleraie, dans la direction où s'élevaient les fines tourelles aux girouettes dorées de Granlieu.

En parlant des liens anciens renoués dans son cœur, pensait-il à la brillante châtelaine de ce domaine, et voulut-il donner le change à Nelly lorsqu'il reprit :

— Tous les nuages sont dissipés entre mon oncle et moi, il me semble que mon cher père lui-même revit en ce lieu ; je l'aime et j'y reviendrai bientôt...

— Ils sont si bons, et leur vieille demeure a tant de charme ! Je serais bien attristée si elle sortait un jour de votre famille, Hubert. Elle est incommode, démodée, mais il s'y attache tant de souvenirs !

— Oui, des souvenirs de tout genre qui me sont très précieux... Soyez tranquille, Nelly, je n'y profanerais rien si elle m'échoit en partage.

Un quart d'heure après, quand Nelly rentra dans sa chambre, elle aperçut sur une petite console de marbre, placée à l'entrée et sur laquelle on déposait les objets à son usage, l'album que son cousin lui avait promis la veille.

Elle ressentit d'abord une curiosité d'enfant et, s'enfermant aussitôt, ouvrit l'album. Mais tout à coup, elle devint rêveuse et, quelque brillante que fût l'aquarelle qui offrait à ses yeux une vue du Caire toute étincelante de soleil, elle leva les yeux vers la fenêtre et suivit distraitemment les nuages floconneux qui erraient dans le ciel.

« Les liens anciens... L'a-t-il aimée ? L'aime-t-il de nouveau ?... Il a paru attacher quelque importance à mon jugement sur elle... Ai-je été sincère ? Est-ce que je la crois vraiment digne de lui ? La crainte de me laisser dominer par une vague antipathie a-t-elle mis sur mes lèvres des paroles exagérées, et ces paroles peuvent-elles avoir assez d'influence pour précipiter sa destinée ? Elle n'a pas le cœur sec, elle peut souffrir, donc elle peut aimer ; mais son amour n'est-il pas de ceux qui martyrisent ? Saura-t-elle s'oublier ? A-t-elle assez de noblesse native pour donner de l'aliment à sa nature, qui est si haute ? Leurs deux orgueils ne se heurteront-ils pas ? Le souvenir de ce qu'elle a fait jadis ne troublera-t-il pas comme un poison la source de leur bonheur ? Saura-t-elle surtout le rendre heureux et meilleur ? »

Tout à coup elle rougit et rouvrit brusquement l'album. Où s'égarèrent ses pensées ? Pourquoi porter un si étrange intérêt à la destinée de ce cousin, inconnu hier, qui disparaîtra demain ? Après tout, sur quoi basait-elle ses rêveries ? Hubert n'aimait peut-être pas M^{me} Herrison, il ne l'avait peut-être jamais aimée. Mais encore une fois, que lui importait à elle ?

...Oui, il possédait un réel talent de peintre... Il y avait de tout dans cet album : dessins à la plume, fusains, aquarelles chaudes et vivantes.

Nelly s'absorba dans son examen. C'était très, très intéressant ; seulement, pourquoi pensait-elle toujours au petit album gris et à ses es-

quisses mystérieuses? Ce devaient être des vues de Granlieu... Granlieu valait d'ailleurs la peine d'être dessiné sous tous ses aspects...

C'est fini, quel dommage! Elle reprend chaque feuillet, admire les rues pittoresques des villes d'Orient, les ruines de la Grèce, les cathédrales gothiques des bords du Rhin, les paysages fantastiques de l'Inde, les types étranges des Arabes, des fellahs, le profil classique des femmes grecques, la beauté opulente des Roumaines. Il n'y avait pas une seule vue d'Amérique, bien qu'il eût séjourné longuement aux Etats-Unis. Nelly allait refermer l'album lorsqu'elle vit des feuilles de papier dépassant une poche intérieure. Elle regarda : c'étaient des études de fleurs qui l'intéressèrent particulièrement, comme rentrant dans le genre qu'elle cultivait elle-même. Ces plantes exotiques étaient si bien rendues, qu'elle glissa ses doigts au fond de la poche pour en chercher d'autres... Voici un feuillet plié en deux... Non, ce n'est pas une fleur, c'est une tête de femme, dessinée à grands traits avec un réel talent... C'est la réponse aux doutes de Nelly, c'est la révélation du roman de jeunesse d'Hubert...

Au-dessous des traits ravissants de M^{me} Herison, plus jeune mais aussi belle qu'aujourd'hui, Nelly lut malgré elle cette date : « 10 mai 18... , jour le plus doux de ma vie. »

Presque honteuse d'avoir surpris ce secret, elle remit précipitamment le dessin dans la poche intérieure où Hubert l'avait évidemment oublié, puis ferma l'album et marcha vivement vers sa fenêtre. Les nuages légers erraient toujours sur un fond du ciel auquel les rayons du soleil couchant donnaient maintenant des teintes d'opale. Il y avait un silence plein de poésie autour d'elle, les feuilles frémissaient doucement sous un souffle presque imperceptible...

Ainsi, c'était vrai, Hubert avait aimé cette femme, elle avait été sa plus grande joie, puis son plus grand chagrin, et maintenant elle versait le baume sur les anciennes blessures et reprenait le cœur qu'elle avait jadis dédaigné... Pourquoi cette désolation intime envahissant le cœur de Nelly? Se peut-il qu'elle ait cru tenir une place dans la vie d'Hubert? Oh! non, jamais; seulement, à son insu elle a compris, apprécié ce qui est en lui, et elle a compris et senti en elle de quoi le rendre heureux et aussi le rendre meilleur... Nelly, ô pauvre Nelly, si sage d'ordinaire, as-tu donc fait un rêve imprudent?

Elle s'agenouille, elle s'humilie, et cependant elle ne peut se trouver coupable; mais si elle est imprudente, elle accepte doucement de souffrir. Qu'importe, après tout? Qui le saura, excepté Dieu?

Sa fierté de jeune fille est atteinte lorsqu'elle

se dit qu'elle a donné à son insu quelque chose de si pur et de si délicat, et que ce quelque chose n'a été ni rendu, ni reçu, ni même compris. Oh! c'est mieux ainsi. Hubert ignorera toujours qu'il a été mêlé à ses aspirations inconscientes, et elle, elle portera sans murmurer cette blessure intime, en se livrant franchement à toutes les saines influences capables de la guérir. Quand ces larmes involontaires qui s'échappent de ses yeux seront séchées, elle poursuivra tranquillement sa route, sans jamais se replier sur elle-même, sans penser qu'elle peut avoir des regrets et qu'elle aurait pu goûter des joies. La vie est courte, après tout... Elle lève ses yeux mouillés vers le ciel, de plus en plus brillant, où la pourpre a remplacé les douces teintes de violet et de rose, et il lui semble tout à coup que, derrière ce brillant rideau, des voix familières l'encouragent. Ceux qu'elle a aimés, aidés ici-bas, ces petits enfants surtout qu'elle a baisés, amusés, soignés, mis au cercueil, celui qu'hier encore elle a paré d'une pauvre robe blanche, lui sourient et la consolent. Après tout, c'est au même but qu'on tend, à travers les joies ou les larmes, et il lui semble tout à coup qu'elle pourrait se consoler, si elle sentait la femme qu'Hubert aimait digne de lui... Eh! bien, elle peut encore quelque chose : d'abord, prier Celui qui change les cœurs; puis, dans la mesure qui lui est permise, développer le filon de tendresse qu'elle a découvert la veille dans cette nature altière. Si petite que soit son influence, elle sait par expérience ce que peut la sympathie. Elle essaiera, et si Hubert est heureux, elle trouvera une joie désintéressée à penser qu'elle a pu incliner vers lui et surtout vers le bien, si peu qu'elle en soit capable, l cœur dans lequel il a placé ses espérances...

Elle regarde encore le ciel, qu'elle voit maintenant tout embrasé à travers ses larmes... Sa pensée s'élève au-dessus d'elle-même, au-dessus de ce monde, au-dessus même des âmes bienheureuses qu'elle aime au-delà; elle cherche pour sa faiblesse un appui, pour son cœur un aliment dans cette chose merveilleuse et réconfortante qui résume toute force, toute sagesse, toute bonté et tout amour, qui est pour chacun de nous ce qu'il y a de meilleur ici-bas, et qui s'appelle la volonté de Dieu.

Quand elle descendit pour le repas du soir, son doux visage ne gardait plus de trace de larmes. Elle parla à Hubert de ses dessins avec son entrain ordinaire, elle amusa son oncle, chanta à sa tante une des romances de sa jeunesse; puis, quand elle se retrouva seule, elle pria pour toutes les douleurs sans vouloir songer à la sienne. Il semble d'ailleurs aux cœurs délicats qu'il est relativement facile de souffrir seuls : c'est la peine d'autrui qui les accable et leur paraît parfois au-dessus de leurs forces.

X

Les malles d'Hubert sont descendues dans le vestibule, et Jacques se dispose à les charger sur la charrette pour les porter à la gare; la vieille voiture est aussi sortie des remises; dans une heure l'hôte quit'era les vieux parents qui l'accueillirent naguère avec tant de joie.

Tout est bien changé. L'automne s'avance, le ciel est gris et bas, les arbres se dépouillent de leurs feuilles, qui tombent lentement dans l'air tranquille, les chrysanthèmes aux tons pâles fleurissent à la place des géraniums éclatants, et les vieux murs grisâtres du château apparaissent, tachetés de mousse, à travers les branches éclaircies des rosiers et des clématites.

Le déjeuner est servi. M^{lle} Sylvie a choisi pour la dernière fois les mets préférés de son neveu; Nelly a rassemblé les objets qu'il aimait à voir: vieille faïence et argenterie ancienne finement ciselée; mais quoique chacun s'efforce de paraître gai et de parler de choses indifférentes, une secrète tristesse plane sur les convives, et personne ne fait honneur au déjeuner délicat de M^{lle} de Sommerives.

— Et maintenant, quand nous reverrons-nous? dit la vieille demoiselle d'un ton où l'angoisse perce malgré elle. C'était si bon d'être réunis, et nous allons être si loin les uns des autres!

— Loin! Allons donc! s'écrie M. de Sommerives en essayant de sourire, la Russie n'est plus loin, et maintenant qu'Hubert a revu la vieille maison de famille, il y reviendra, je gage, à chacun de ses congés...

— Je reviendrai le plus tôt que je pourrai...

C'est tout ce qu'Hubert trouve à dire, mais une émotion réelle altère ses traits tandis qu'il tire sa montre et constate que l'heure du départ est venue.

Nelly ne dit rien. Elle est, comme toujours, très tranquille, et apporte à tout le même charme inconscient. Elle se lève la première et remet à son oncle son chapeau et son pardessus.

— Ne viens-tu pas à la gare, petite? demande M. de Sommerives. Il y a de la place dans la voiture, et vous vous êtes si bien entendus, Hubert et toi, qu'il sera heureux, je n'en doute pas, de te voir jusqu'au bout.

Nelly lève les yeux sur Hubert et rencontre un regard ému et brillant.

— Venez, Nelly, vous me ferez plaisir. Vous avez été si bonne, si sympathique!

Elle sourit, prend son chapeau, passe une jaquette et sort dans la cour pour voir si l'on attelle. Elle est un peu pâle lorsqu'elle voit sa tante pleurer et exprimer l'espoir que rien ne

sera changé à La Feuilleraie lorsqu'il reviendra. Les choses humaines sont, hélas! si incertaines, et les êtres les plus aimés tiennent à ce monde par des liens si fragiles! Oui, ils avaient été doux ces jours d'intimité sans nuage, mais repasse-t-on deux fois par les mêmes sentiers?

Elle monte près de son oncle, Hubert s'assied en face d'elle, et elle le bénit dans son âme pour la lueur humide qui passe dans son regard en disant adieu à la pauvre tante. La voiture s'ébranle, Hubert se penche à la portière, embrasse d'un dernier coup d'œil la façade lourde, mais majestueuse, de l'antique maison, arrête une fois encore son regard sur la dévouée créature qui, debout sur le perron, porte son mouchoir à ses yeux; puis il étouffe un soupir, la voiture a franchi la grille et roule sur la route aux blancs lacets qui serpente à travers les collines.

Les voilà à la gare. Il est encore trop tôt, et tandis que M. de Sommerives cause avec des fermiers se rendant au marché de la ville voisine, Hubert et Nelly errent sur la route, devant la station. La vue est belle, le paysage riant et tranquille; la campagne, richement boisée, est parsemée çà et là de châteaux aux fines tourelles et de villas toutes blanches dans les masses d'or bruni des arbres qui les encadrent; au loin, les collines aux lignes gracieuses et arrondies s'abaissent vers la rivière, qui scintille au soleil et coule paisible, tantôt large, tantôt resserrée, tantôt entre des rives rocheuses, tantôt sur un lit de verdure.

— Je reverrai souvent tout cela, dit Hubert, pensif.

— Il est de plus beaux sites, répondit Nelly, mais je sais par expérience combien celui-ci peut plaire; son charme tranquille s'insinue jusqu'au cœur.

— Il me laisse de si vifs regrets, reprit Hubert d'un ton plus bas, que je regrette presque d'y être venu.

Nelly suivit son regard et pensa qu'il s'arrêtait sur la masse de bois au milieu de laquelle les toits immenses de Granlieu reluisaient au soleil.

— J'avais parfois pensé que vous ne partiriez pas...

Elle dit ces mots presque involontairement. Hubert rougit, chose rare chez lui, et parut à la fois surpris et embarrassé. Puis il détourna les yeux.

— Je tiens à ma carrière, dit-il brièvement, puisqu'il faut que j'en aie une.

Et presque aussitôt il ajouta:

— Mon oncle nous cherche; pauvre oncle, il me manquera, lui aussi... Je ne peux pas toujours exprimer ce que je sens, mais je vous regrette tous, Nelly...

— Et moi aussi je vous regrette...

La voix d'Hubert tremblait, mais celle de la jeune fille était douce et tranquille.

— Ils sont si robustes, lui et ma tante, reprit Hubert, que je suis certain de les revoir; mais vous, Nelly, serez-vous encore ici? Vous vous marierez...

— Sans dot? Ce n'est guère probable, dit-elle avec un petit rire argentin. Mais ma vie a un autre emploi, j'ai une dette de reconnaissance à acquitter.

— N'exagérez-vous pas le prix dont vous la payez?

Pourquoi semblait-il si ému? Elle secoua la tête.

— Il me semble, dit-elle, que c'est un privilège de pouvoir se consacrer à une tâche si douce: rendre en bonheur ce qu'on a reçu en bienfaits et en sécurité...

Elle s'interrompit. Une victoria apparaissait sur la route, et elle reconnut aussitôt la livrée de Granlieu. La voiture arriva rapidement devant la station, et M^{me} Herrison en descendit, vêtue d'une mante de voyage et d'un petit chapeau voilé de gaze blanche.

— Bonjour, chère mademoiselle... Quoi! M. de Sommerives part-il donc aujourd'hui? Moi je vais jusqu'à la ville, je lui offrirai une place dans mon compartiment et je permettrai tous les cigares qu'il voudra... Mais je vous laisse ensemble, ces derniers moments sont toujours si désagréables... Je hais le mot *adieu*.

Oui, les moments qui précèdent immédiatement un départ sont pénibles. On pourrait échanger des choses très douces ou très solennelles, et l'on ne dit rien, oppressé qu'on est par une secrète angoisse.

Nelly se surprenait sans cesse regardant M^{me} Herrison; elle ne l'avait guère revue depuis la scène inattendue dont elle avait été témoin lors de la mort du pauvre bébé, et la jeune femme, regrettant peut-être d'avoir trahi ses sentiments intimes, lui montrait depuis lors plus de froideur... Pourquoi Hubert partait-il? Ne voyait-il pas qu'il était aimé? La question de dignité qui, d'après ce qu'elle avait compris tout à l'heure, l'empêchait de vivre oisif aux dépens d'une femme riche, cette question ne saurait-elle être résolue par la volonté d'une femme aimante? Après tout, la fortune même de M^{me} Herrison ne pouvait que lui faciliter cette carrière à laquelle il avait déclaré tenir. Il y avait là quelque chose d'inexpliqué. Mais que lui importait à elle, après tout? Elle ne pouvait que faire des vœux pour le bonheur d'Hubert, des vœux sincères autant que désintéressés...

— Adieu, Nelly... je reviendrai...

Elle sourit... Ce sourire tremblait sur ses lèvres. Il reviendrait pour être le mari d'une

autre; ce serait un peu dur, mais son oncle et sa tante seraient si heureux!

— Adieu Hubert, nous serons tous heureux de vous revoir...

Il retint un instant sa main et sembla hésiter à lui parler; son regard eut un instant une expression suppliante, mais il ne dit rien, et, ayant longuement embrassé son oncle, il monta dans le compartiment où M^{me} Herrison l'attendait d'un air d'indifférence tranquille...

Il resta à la portière quand le train s'ébranla, et agita la main jusqu'à ce qu'il fût hors de vue.

Nelly se retourna vers son oncle, qui passait brusquement la main sur ses yeux.

— Venez, dit-elle doucement, allons consoler tante Sylvie, et puis... resserrons-nous, cher oncle... Quelque vide qu'il nous laisse, il vaut mieux l'avoir connu, apprécié; il vous écrira, et enfin il vous aime et reviendra...

M. de Sommerives la regarda d'un air un peu étrange et secoua la tête en soupirant.

— Il n'y a pas que les jeunes têtes qui soient folles, murmura-t-il. J'avais rêvé tant de choses!

Nelly ne lui demanda pas ce qu'il avait rêvé; elle s'empara de son attention, causa avec lui et réussit à le distraire, à ôter à son regret une part de son amertume.

XI

La Feuilleraie avait repris son aspect hivernal. Sauf les pans de lierre aux feuilles épaisses et luisantes qui étaient jetés, çà et là, sur les murs, sa parure fleurie avait disparu pour laisser voir un réseau noirâtre, qui lui-même voilait mal les briques effritées et les pierres tachetées de mousse. Le jardin, privé de ses perspectives verdoyantes, semblait rétréci et démodé; les épaisses charmilles n'offraient plus au regard qu'un enchevêtrement de troncs noirâtres, de branches noueuses et tordues. Toute la vie, tout l'agrément de la maison se concentrait dans le parloir, que des châtélains plus modernes eussent appelé un hall, et qui, en dépit de sa grande porte vitrée ouvrant directement sur la cour, était confortablement chauffé par les bûches énormes et les montagnes de charbon qui brûlaient dans la cheminée de pierre. Un vieux tapis aux nuances passées, mais au tissu encore chaud et épais, avait été étendu sur les dalles de marbre noires et blanches, et la grande table était chargée de livres et de tricots, M^{lle} Sylvie et sa nièce consacrant leurs loisirs à confectionner des bas et des jupons pour les enfants du village.

M^{lle} de Sommerives, enveloppée d'un châle, continuait cependant à vaquer aux occupations

de ménage qui lui étaient à peine moins agréables par ce froid glacial. Elle parcourait la maison, surveillait la basse-cour et la laiterie, s'absorbait avec les vieux domestiques dans des conférences laborieuses dont l'objet était de diminuer les dépenses, sans faire peser sur son frère les privations qu'elle acceptait secrètement pour elle-même.

M. de Sommerives, lui aussi, poursuivait sa vie active. La plus grande partie de son temps se passait à la fabrique; il y trouvait l'intérêt poignant d'une lutte acharnée avec la fortune, et la nature de son caractère, naturellement optimiste, atténuait pour lui les inquiétudes et vivait les espérances.

Nelly, enfin, menait toujours avec la même activité les travaux du dehors et ceux du dedans, s'occupant des jeunes dessinatrices, aidant son oncle dans les comptes qui l'absorbaient souvent, s'occupant activement des pauvres, des malades, et trouvant du repos dans les lectures élevées et solides lorsque, le soir venu, elle s'asseyait à la grande salle du parloir. Les voisins étaient presque tous partis, M^{me} Harrison la première, et peu de visites troublaient la solitude de la Feuilleraie.

Cette existence très austère et très remplie avait toujours satisfait Nelly. Elle aimait certains côtés de l'hiver; les promenades lui plaisaient lorsqu'un soleil sans chaleur, mais brillant, faisait étinceler la rivière gonflée, et que le sol de la route craquait légèrement sous ses pas; elle eût aimé aussi sans arrière-pensée la neige qui paraît la campagne de son éclatante blancheur, si elle n'eût souffert pour ses pauvres de la rigueur du froid. Enfin, l'abri du vieux château lui semblait plus doux et plus intime lorsque, les portes étant bien closes et le vent gémissant au dehors, la flamme avivée promenait sur les murs ses lueurs ardentes, et faisait tour à tour sortir de l'ombre les objets familiers qui recélaient tant de souvenirs.

Pourquoi, cet hiver-là, trouvait-elle les heures longues et la nature triste? Hélas! ce qui nous entoure ne nous parle d'autre langage que celui de nos pensées, et ce sont nos propres impressions qu'ils nous renvoient en les reflétant. Les menues joies de Nelly s'étaient effacées sous un relief uniformément triste; le dépouillement de la nature ne lui rappelait plus que les brisements du cœur et la brièveté de la vie. Par d'insensibles associations d'idées, elle songeait sans cesse au moment où les deux vieillards qu'elle aimait et qui arrivaient à l'hiver de la vie, la laisseraient seule, sans joies, sans affection, sans autre but en ce monde qu'un devoir très haut, mais très dégagé d'affections, envers les malheureux qu'on peut toujours soulager.

Elle ne céda pas à cette sorte de découragement; d'abord, elle voulut l'attribuer à la vie

plus mondaine qu'elle avait menée cet été-là, et qui lui laissait, pensait-elle, la réaction que produit tout contraste. Mais elle sentait bien, au fond, que ce n'était pas le souvenir des fêtes de Granlieu qui projetait cette ombre étrange sur sa vie: la cause était plus profonde, plus intime, et, toujours sincère vis-à-vis d'elle-même, Nelly reconnut que c'était Hubert qui lui laissait ce vide douloureux.

Avait-elle été imprudente? Avant d'avoir découvert le souvenir intime, le portrait et le *memento* qui l'avaient convaincue de l'amour de son cousin pour M^{me} Harrison, avait-elle caressé quelque espérance secrète? Vraiment, elle n'en savait rien, mais sa conscience était tranquille, car rien, dans ce sentiment, n'avait été volontaire. Que fût-il arrivé, d'ailleurs, si Hubert n'eût pas aimé cette jeune femme? Elle s'était promis, tout simplement, sans croire qu'elle se sacrifiait, de ne jamais quitter ceux qui l'avaient recueillie, élevée, chérie; dès lors, il lui eût été impossible de suivre Hubert au loin. M. de Sommerives, lui, avait fait un rêve: il eût été profondément heureux si son neveu, renonçant à sa carrière, avait pris la direction de la fabrique, en lui infusant un peu de ce renouveau que toute impulsion jeune et active semble porter avec elle. Mais Nelly n'avait jamais poursuivi cette chimère; elle savait bien, elle, quel sentiment pénible, quelle révolte intime la seule vue de la fabrique inspirait à son cousin. Elle connaissait ses préjugés et croyait son orgueil invincible.

Elle ne s'apitoya pas sur elle-même. Ce qui faisait sa force aussi bien que son charme, c'était une longue habitude d'abnégation. Se plaindre eût été du temps perdu, et à quoi bon, d'ailleurs? Accoutumée à ne pas tenir compte de ce qui ne faisait souffrir qu'elle-même, elle continua donc sa vie, tranquille au dehors et vraiment, oui vraiment paisible au dedans, car elle tenait son regard intérieur détaché de sa souffrance intime et espérait humblement que cette souffrance, patiemment portée et jamais avivée ni sondée, se guérirait un jour.

Et quand M. de Sommerives parlait d'elle avec sa sœur, tous deux admiraient avec une émotion attendrie sa douce sagesse de jeune fille.

— Quel trésor Hubert aurait eu en elle! disait M^{lle} Sylvie, s'essuyant les yeux. Vraiment, je ne sais ce que nous serions devenus sans sa chère présence, mais je l'aime trop pour ne pas lui souhaiter un bon mari... Comprends-tu, Aymard, qu'il ait pu rester insensible à tout ce charme? Car elle est toujours charmante, et elle plaisait à tous, même au milieu des belles dames de Granlieu; mais il me semble qu'elle est surtout irrésistible dans le courant modeste de sa vie, s'occupant de tout et de tous, si habile, si adroite, si bonne et si gaie!

— Et apportant à tout la même grâce, s'enveloppant, jusque dans les occupations les plus vulgaires, d'une atmosphère de poésie, ajouta M. de Sommerives qui regardait pensivement le feu. Je sais qu'Hubert l'admirait. Le jour où je lui ai parlé de l'avenir, de l'obligation où nous nous trouvions d'assurer le sort de cette enfant, il m'a répondu avec chaleur qu'il me suppliait de ne pas penser à lui, mais de lui faire, à elle, la vie aussi douce que je le pourrais.

— Elle n'a pas de nom, dit M^{lle} Sylvie, secouant la tête. Peut-être cela arrête-t-il Hubert; il tient aux traditions du passé... Mais elle, ajouta la vieille fille avec une émotion soudaine, combien il est heureux qu'elle n'ait poursuivi aucun rêve! Le séjour d'Hubert parmi nous aurait pu la rendre à jamais malheureuse.

— Grâce au ciel, il n'en est rien! s'écria M. de Sommerives avec chaleur. Jamais elle n'a été plus gaie, plus charmante... Pauvre petite Nelly!

Et, les yeux attachés sur la flamme, il soupira si doucement, si profondément, que sa sœur comprit que sa pensée et son souvenir franchissaient l'espace, revenaient bien loin dans le passé et revoyaient une autre image, une image qui personnifiait l'espérance d'abord, puis le silencieux chagrin, et enfin le tendre dévouement qui avaient rempli cette vie.

La nuit tombait, on était à cette heure mystérieuse qui sépare des ténèbres les dernières lueurs du jour; les ombres qui emplissaient le parloir, ces ombres croissantes, que traversaient de temps à autre les reflets capricieux de la flamme avivée par le vent, semblaient recéler mille rêveries. La haute taille et la belle figure de M. de Sommerives étaient vivement éclairées par le feu, et le regard tendre et anxieux de sa sœur suivait sur ses traits les émotions qui s'y reflétaient soudain à cette muette évocation du passé, qu'elle avait devinée et comprise.

C'était une chose étrange, mais cette sœur semblait n'avoir jamais eu de vie propre. D'aussi loin qu'elle pouvait se souvenir, elle ne se rappelait pas avoir désiré quelque chose pour elle-même. Elle se serait cru volontiers mise au monde pour aimer, soigner, consoler, rendre heureux ce frère qui avait été sa joie, son orgueil, en qui elle avait concentré toute son existence dans un long dévouement inconscient. Petite fille, elle n'avait aimé que les jeux qu'il préférerait. A l'âge où la jeunesse s'épanouit, où les rêves éclosent, elle n'avait eu d'autre fierté que les succès de son frère, d'autres plaisirs que les siens, d'autre espérance que de le voir heureux. Elle n'avait jamais songé à un foyer pour elle-même, mais elle caressait l'espoir de prendre place à celui d'Aymard; et quels plans d'humble dévouement elle formait dans le secret de son cœur! Elle serait l'amie de sa femme, la

seconde mère, la servante de ses enfants, elle leur rendrait à tous la vie douce et facile, elle prendrait toutes les tâches fastidieuses, et avec quelle joie! Il lui suffirait, en échange, de se chauffer à leur soleil... L'avenir avait déçu ces rêves. Aymard avait subi un de ces chagrins de cœur dont quelques natures, très rares, ne savent pas se consoler. Elle souffrit avec lui, adoucit son chagrin sans guère lui en parler, car elle était essentiellement silencieuse, mais en tenant son cœur près du sien, comme on voit un chien fidèle regarder sans cesse son maître qui pleure. Elle partagea sa vie, s'associa à ses idées, consola ses déceptions, allégea ses travaux, et accueillit avec tendresse l'enfant de celle qu'il avait aimée. Chaque jour elle remerciait Dieu de lui avoir donné ici-bas une tâche si douce et si chère; chaque jour elle lui demandait de ne pas survivre à ce frère si tendrement chéri, souhaitant de sortir de ce monde avec lui, comme elle y était entrée le même jour.

Elle ne lui parlait pas, ce soir-là, tandis qu'il remontait le cours du passé; elle ne se demandait même pas si, dans cette muette évocation de sa vie, il songeait à la bénédiction qu'elle avait été pour lui; elle savait qu'il sentait sa sympathie, et quand il releva enfin les yeux et lui tendit la main, elle comprit tout ce que voulait dire ce geste silencieux...

Mais la porte s'ouvre, et un flot de lumière dissipe soudain les ombres. Nelly est entrée, portant une lampe, et le passé et ses tristesses semblent tout à coup s'effacer devant le présent doux et paisible.

Le frère et la sœur sourient en même temps en la regardant s'avancer, si blanche et si blonde, avec son allure chaste et gracieuse, ses mouvements aisés, ses yeux profonds et tendres qui les cherchent tous deux au coin du foyer. Elle place la lampe sur la table, abaisse un peu l'abat-jour, puis prend une chaise basse, s'assied entre son oncle et sa tante, et prend une de leurs mains dans les siennes.

— Nous rêvions, Nelly, dit M. de Sommerives.

— Moi, je n'ai jamais le temps de rêver, répondit-elle en souriant, mais je pense que cela m'arrivera un jour, quand je serai vieille et que j'aurai des loisirs; et mes rêves seront alors agréables, n'en doutez pas. Vous me faites une vie si douce qu'il me suffira d'y penser pour prendre un bain de bonheur.

La main de M. de Sommerives serra la sienne, et il reprit :

— On ne rêve pas qu'au passé, Nelly. Si sage que tu sois, ne penses-tu donc jamais à l'avenir?

— L'avenir est à Dieu... Oh! mon oncle, jouissons du présent, je l'aime et ne voudrais rien y changer.

— Pas même pour y ajouter des affections, Nelly ? demanda M^{lle} Sylvie, dont la voix s'attendrit tout à coup.

— Les vôtres me suffisent, tante chérie.

— Mais nous ne sommes pas éternels, mon enfant.

— Chut ! que c'est laid de vouloir me gâter mes joies ! Mais vous n'y réussirez pas ; j'ai la vue bornée, heureusement, et comme j'ai la confiance de vous garder longtemps, longtemps encore, je ne m'inquiète pas de ce qui me restera de vie après vous.

— Il me semble cependant, Nelly, que le sort d'une vieille fille est triste.

— Ne dites rien des vieilles filles, tante Sylvie, répliqua gaiement Nelly. S'il faut en arriver aux confidences, je vous déclare que je me sens une furieuse vocation pour cette corporation, que vous m'avez montrée sous un jour idéal.

— Oh ! ce n'est pas la même chose, mon enfant ; moi, j'avais mon frère.

Quelle tendresse dans cette simple parole !

Est-ce son accent qui émeut Nelly, ou la pensée qu'elle sera un jour, elle, toute seule au monde ?

— Eh bien ! tante Sylvie, j'aurai mes pauvres, avec cela on s'en tire toujours... Mais parlons de choses plus gaies, je vous prie... Voici l'heure de préparer la table... Ecoutez ce vent, comme il siffle à travers les arbres et gémit dans nos vieux corridors... Quel bien-être d'avoir ce toit solide sur notre tête et ce feu brillant pour réjouir nos yeux ! Mon oncle, il y aura ce soir un plaisir très spécial à poursuivre ce voyage au pôle nord que nous avons commencé à lire hier... Il fait si bon ici ! Vraiment, je deviens monstrueusement égoïste !

Et elle commença à aller et à venir sans bruit pour dresser le couvert, tandis que le frère et la sœur la suivaient d'un regard plein de tendresse et d'admiration. Elle était vraiment le sourire de leur vieillesse, l'épanouissement de leur vie à son déclin.

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

PAQUERETTE

*Elle avait choisi pour retraite
Un coin boisé, près du ruisseau ;
Et là, chaque jour, Pâquerette
Mirait sa corolle dans l'eau.*

« Aimez-moi donc, murmurait-elle
« A la mouche, au pinson joyeux ;
« Mon cœur est d'or ; tout en dentelle
« Mon col est rosé, gracieux.

« Aime-moi, rêveur qui me cueilles
« Dès qu'avril vient de m'entr'ouvrir ;
« Ne vois-tu pas, quand tu m'effeuilles,
« Cruel, que tu me fais mourir ! »

*Le passant l'écoutait à peine ..
La mouche aimait la rose, hélas !
L'oiseau gazouillait dans la plaine,
La pauvre fleur pleurait tout bas.*

*Soudain, je vis sur son feuillage
Un beau papillon se poser...
Et puis, il partit, le volage !
Après un rapide baiser.*

*O Pâquerette solitaire !
Beaucoup de cœurs, ainsi que toi,
Cherchent les amours de la terre
Mais sans y trouver force et foi.*

« Aime « plus haut ». Dans la retraite
« Dieu te voit, ma petite fleur ».
Et, redressant sa collerette,
Elle oublia toute douleur.

Math. AIGUEPERSE.

Voici, selon Bescherelle, l'origine des bouts-rimés :

Ce fut Dulot, poète du xvi^e siècle, qui donna lieu, sans y penser, aux bouts-rimés. Il avait l'habitude de commencer son travail par les rimes. Un jour il se plaignit d'avoir perdu trois cents sonnets, dont il n'eût fait que les rimes. Ses amis, auditeurs de ses lamentations, trouvèrent singulière cette manière de procéder et résolurent de s'exercer à cette sorte de poésie. Ils choisirent d'abord des rimes bizarres, complétèrent le vers de différentes manières et avec des sujets variés. Ils eurent grand succès ; la mode s'en répandit et les bouts-rimés devinrent un amusant passe-temps, fort goûté des dames et des seigneurs de la cour.

Un petit Bleu



Le matin-là, j'entendis mon père entr'ouvrir ma porte et dire à mi-voix :

— Lucienne, dors-tu encore ?

Je tendis les bras pour lui montrer que j'étais éveillée et que je l'aimais bien ; lui m'embrassa et me

dit : — Tu as un petit frère !

Un petit frère ! cela vous mûrit à trois ans ; ce fut donc d'un pas sérieux que, donnant la main à mon père et vêtue comme Cendrillon ou à peu près, j'entrai chez maman quelques minutes plus tard.

Les rideaux à ramages de sa fenêtre étaient fermés ; contre le grand lit était rangé un berceau à colonnettes d'acajou qui avait été longtemps ma propriété, mais que je traitais avec dédain depuis qu'on m'avait installée dans une couchette de fer, comme une vraie grande personne. Maman, un peu pâle, reposait sur son oreiller, et ses yeux agrandis resplendissaient d'une orgueilleuse joie.

J'allai droit au berceau, mon père me souleva et j'introduisis un œil curieux entre les rideaux qui protégeaient le nouveau venu.

J'aperçus un affreux petit monstre couleur brique, faisant les grimaces les plus compliquées, auxquelles se joignirent bientôt des cris si étranges que je me reculai vivement, prise de peur et l'âme remplie du plus amer désenchantement.

Ainsi, le cher hôte attendu, cet ami que l'on m'annonçait depuis des mois, ce compagnon désiré de mes jeux c'était ce pauvre être incomplet, ce petit vieux grimaçant...

Les mères lisent dans le cœur de leurs enfants, la mienne vit aussitôt mon mécompte, et l'effet déplorable causé par la vue de ce fils qu'elle trouvait beau, elle !

— As-tu donné à Lucienne les bonbons que son frère lui a apportés ? demanda-t-elle à mon père.

Cette simple phrase suffit à changer complètement mes dispositions, et la vue d'un sac rose rempli de dragées acheva de me rallier au cher poupon. « Il était donc capable de discernement, ce petit être, et de délicatesse, puisqu'il avait pensé, même avant de naître, à sa grande sœur ; un bon cœur sans doute malgré sa physionomie

crispée ; quelques notions de la vie, puisqu'il avait choisi des dragées que j'aimais beaucoup, au lieu de prendre des pastilles qui me faisaient mal au cœur. Mais quelle étrange voix, aigre, sauvage, étranglée, avec des modulations qui me faisaient penser au chat de M^{me} Japy, notre voisine. N'importe, je voulus le revoir, ne fût-ce que pour le remercier, et je me penchai sur le berceau qui s'inclina complaisamment vers moi.

Mais le petit, de rouge était devenu noir sous l'empire de quelque peine secrète dont je cherchai en vain à pénétrer la cause ; je lui dis ce que je pensai le plus propre à le calmer, soins inutiles, il criait et pleurait, et se démenait dans un paroxysme de douleur ; si bien que je me mis à pleurer aussi, croyant que sa peine était de celles qu'on ne peut consoler. Espérance, la nourrice mahonaise, le prit dans ses robustes bras, et je pensai que c'était pour essayer de le calmer à sa manière de nourrice. Quel ne fut pas mon horreur quand je la vis retourner le poupon sens dessus dessous, le frapper du plat de la main, ni plus ni moins qu'un pâtissier qui veut faire lever sa pâte.

Ce procédé me révolta ; je trouvai la dignité de mon frère en péril et le reste aussi, mon amour fraternel encore mal éveillé se révéla tout à coup, et j'administrai une maîtresse gifle à la Mahonaise, essayant en même temps de lui arracher sa victime. Nounou rit aux éclats, maman me fit signe de me rapprocher d'elle, et m'expliqua que ces tapes qui m'offusquaient si fort étaient pour l'agrément du petit frère, ce que je ne crus qu'à moitié, jugeant de ses impressions par les miennes.

L'après-midi fut paisible, je la passai auprès de M^{me} Japy qui voulut bien me confier une aiguille et du fil, ce qui me permit de coudre ensemble mon tablier et ma robe, un plaisir délicat qu'on me refusait pour l'ordinaire ; mais ce jour était un grand jour.

Mon frère s'appela Lucien, et ce nom qui nous était commun me parut encore plus beau quand je le partageai avec lui, car je ne tardai pas à m'apercevoir que le petit monstre avait fait peau neuve et devenait un fort joli baby ; il avait des joues roses et satinées, de grands yeux bruns et une jolie perruque si blonde que je croyais ses cheveux tissés d'or et d'argent.

Il était né pacifique malgré des débuts orageux, et, à part quelques crises violentes, il montra une humeur accommodante ; j'avoue à ma honte que ce fut très heureux pour la tranquillité de nos parents, car s'ils avaient eu deux

enfants... mais ce n'est pas mon histoire que je raconte.

Bientôt le mignon me reconnut et eut pour moi des sourires et des appels qui me transportèrent de joie; j'en oubliai ma poupée dont le son s'épancha par une blessure mortelle, sans que mon cœur s'émût.

Et les jours passaient très doucement pour notre enfance, entre les promenades sur la place du gouvernement et les longs séjours au jardin Marengo, où Espérance retrouvait la colonie Mahonaise si nombreuse à Alger vers cette époque; nous vivions heureux sans compter les jours, n'espérant rien de plus doux que l'heure présente, moi persuadée que j'habiterais toujours le nid qui m'avait vu naître; Lucien intimement convaincu, quoiqu'il n'en dit rien, que la grosse Espérance resterait attachée à son service de table jusqu'à la fin de ses jours. Douces illusions qui nous furent enlevées du même coup : mon père reçut une grande enveloppe, déplia un non moins grand papier blanc, le lut deux fois, appela ma mère qui était en train de défaire ses papillotes, et lui dit d'un air joyeux :

— Voici mon avancement, je suis nommé à Constantine.

Maman laissa tomber son fer à friser sur la natte de jonc qui roussit en répandant une odeur suffocante, elle joignit les mains et s'écria :

— Ah! mon Dieu! et le petit qui n'est pas sevré!

— Il faut aviser immédiatement, car nous partons le 1^{er} février.

Le sevrage de mon frère me donna de grands soucis, et j'entrevis à travers ses pleurs l'inanité des joies de ce monde. Pendant huit jours la maison fut un enfer; Lucien fort doux, mais encore plus entêté, avait décidé qu'on lui rendrait sa nourrice disparue subitement; il refusait dignement des soupes exquis que je consumais à sa place sans fausse honte, avec des airs alléchés destinés à le faire revenir sur sa détermination. Au fond cela devait lui être fort pénible, car il était très gourmand. Ma pauvre mère pleurait; papa tapait les portes, traitait son fils de « petit brigand » ou de « mâtin », et se levait la nuit pour lui chauffer son biberon, seul adoucissement que Lucien eût introduit dans son jeûne austère; moi, fort ignorante en ces matières, j'étais partagée entre le respect dû à la volonté de mes parents et ma sympathie naturelle pour Lucien, ce qui me créait une position difficile, et je désirais vivement que tout cela finît au mieux.

Après huit jours de lutte, le héros vaincu et affamé, dévora d'un air furieux une « eau panée » à la fleur d'orange, et renonça pour toujours à sa nourrice. On lui en fut très reconnaissant.

Alors la joie revint au logis sous forme de

caisses, de paille, de meubles démontés, de vaisselle dans les oreillers et de bas dans les verres à champagne. On emballait jour et nuit et nous roulions dans le foin, dans les copeaux; on nous trouvait partout à la fois, criant, cassant, faisant mille sottises; cela dura encore une semaine, et puis les caisses furent clouées, descendues, et par une jolie matinée de février, nous allâmes les rejoindre sur le *Sheliff*, un navire de l'Etat qui faisait le service des passagers sur le littoral.

C'est une grande chose qu'un navire. Pour une enfant de mon âge, c'était tout un monde, et quand je revois dans mes souvenirs le pont du *Sheliff*, il me semble qu'il avait les proportions du *Leviathan*. N'en croyez rien et mettez sur le compte d'une imagination toute neuve cet effet d'optique qu'étaient loin de partager les officiers du bord. Ces messieurs, depuis le brave capitaine Perallo notre commandant, jusqu'au charmant enseigne qui débutait dans la carrière, étaient fort humiliés de ce service de « Courrier », et il n'était sortes de plaisanteries amères qui n'en résultât en toutes circonstances.

Pour se dédommager, ces braves officiers, fidèles aux traditions, étaient fort galants avec les dames, et nous n'avions pas mis les deux pieds sur le *Sheliff*, que toutes les aiguillettes du bord cliquetaient autour de nous afin d'offrir à ma mère l'appui d'un bras, ou les douceurs d'une installation sur la dunette, avec un Gibraltar pour s'étendre et des livres pour oublier les amertumes de la navigation.

Il y avait un monde étourdissant sur le pont. Les Maltais, avec leurs grands fez et leurs anneaux d'argent aux oreilles, riaient et fendaient la foule en lui criant : *Des aranzes, des aranzes, fresco les aranzes*. De jeunes Arabes bronzés et à moitié vêtus, bousculaient, écrasaient, injuriaient, sous prétexte de porter une valise; des palans embarquaient les chevaux. J'eus l'émotion de voir Noirat, notre pur-sang africain, au bout d'une grosse ficelle, entre ciel et eau, jambes et queue pendantes, tête basse, œil atone, dessinant dans l'espace une courbe qui l'amena sur le pont.

Pendant ce temps, nos amis nous disaient adieu, et maman déjà impressionnée par cette odeur inqualifiable d'huile chaude, de goudron rance, d'algues pourries, qui remplit de trouble les cœurs susceptibles, s'inondait d'eau de Cologne.

Un coup de cloche mit le comble à la confusion; ce fut un cri général, une poussée irrésistible vers les escaliers, des appels, des Au revoir, lancés à toute volée; le pont se vida comme par enchantement, les petites embarcations, pleines à couler, se détachèrent des flancs du steamer, et tandis que les mouchoirs s'agitaient, les mains

saluaient, il me sembla que nous glissions sur l'eau, que la statue du duc d'Orléans changeait de côté là-bas sur la place aux blanches arcades. J'en fus troublée au fond de l'âme et regardai maman pour prendre courage; elle était d'une pâleur livide, malgré les conseils du second, qui lui recommandait de ne pas regarder les rives fuyantes, ni la mâture qui oscillait de l'avant à l'arrière et nous promettait un joli tangage pour la soirée.

Lucien, au bras du matelot François, la seule femme de chambre du bord, avait déjà fait connaissance avec les vergues du *Sheliff*. Je l'apercevais à travers un enlacement de cordages, là-haut, et le vent faisait flotter comme un petit drapeau le ruban bleu de son bonnet. Il était ravi, regardait le ciel avec des yeux brillants, et devait se prendre pour un oiseau tout au moins, en sentant frémir la mâture au souffle de la brise qui le berçait.

A force de regarder en l'air, ma tête se fatigua, un invincible sommeil me prit, je fermai les yeux et, bercée par la mer qui moutonnait de plus en plus, je perdis conscience des choses extérieures.

Quand je me réveillai, je crus rêver encore; tant ce qui m'entourait me parut étrange. J'étais couchée dans un tiroir de buffet à ce qu'il me parut; maman gémissait au-dessus de ma tête dans un compartiment semblable, et Lucien, que j'entendais sans le voir, causait avec la veilleuse suspendue au milieu de notre établissement. J'eus horreur de ma position et, sans consulter personne, je me laissai glisser de mon compartiment, je soulevai un rideau qui masquait l'entrée de la cabine et je me trouvai dans une vaste salle à manger sans convives. J'y entrai plus vite que je ne l'avais prévu, n'étant pas préparée aux traîtrises du roulis et, perdant l'équilibre, j'allai rouler auprès du commandant, qui était en train de mesurer avec un compas, d'inscrire des chiffres; j'ai su depuis que cette grave opération s'appelle faire son point. Il me releva vivement et parut étonné sinon de ma chute, du moins de ma présence inopinée entre les pieds de sa chaise.

— D'où sort celle-là? dit-il d'une voix bourrue tout en m'asseyant sur la table, entre sa boussole et ses compas.

— Comment t'appelles-tu, petite?

— Lucienne et mon frère Lucien.

— Ah! très bien. Et où est-il, ton frère?

— Dans le tiroir de maman.

Et je montrai notre cabine.

Ici un gros mot du marin :

— ...Petite bête, tu traites nos couchettes de tiroirs. On t'en fournira.

Il riait tout en jurant, et fermait sa boîte soigneusement, comme quelqu'un qui a fini sa besogne.

— Veux-tu venir voir les étoiles avec moi? me demanda-t-il ensuite.

— Oh! oui, si vous me donnez la main, car ça roule ici.

— Tu parles comme un loup de mer, Lucienne; allons, donne-moi la main et montons.

Un air frais et piquant vint me fouetter le visage et m'avertir que nous étions sur le pont, où je ne distinguai d'abord rien tant la nuit était noire au sortir de la salle brillamment éclairée d'en bas. Peu à peu, cependant, je me fis à cette obscurité et j'admirai la profusion d'étoiles répandues dans le ciel; elles brillaient comme d'incalculables pierres précieuses, avec des reflets bleus ou rouges; la mer, elle aussi, brillait de lueurs étranges et notre sillage semblait de l'or en fusion. Je jetai un cri d'admiration :

— Il pleut des étoiles!

Et je refusai de croire aux explications du commandant, qui me parlait de phosphorescences, d'insectes, de poissons, etc. De gros marsoins nous suivaient en bondissant et semaient des étincelles hors de l'eau; nous filions à toute vitesse au milieu de ces merveilles, et j'étais dans une inexprimable admiration.

Tout le monde se taisait sur la dunette; on était dominé par la splendeur mystérieuse de cette nuit d'hiver plus douce qu'un jour de printemps, mais ceux qui connaissaient la mer hochaient la tête et disaient :

— Dans deux heures la tempête.

Mon père était venu nous rejoindre; il avait le front soucieux.

— Arriverons-nous à l'heure? demanda-t-il au marin.

— Non, regardez là-bas; avant le jour, nous essuierons un grain et nous pouvons être obligés de gagner les îles.

— C'est que ma femme commence à m'inquiéter; elle est tellement malade, que je ne puis croire à un simple mal de mer, et plus la traversée se prolongera, plus il y aura à craindre de ces crises incessantes.

— Je vais vous envoyer le docteur, et je vous rends votre fille, car il me faut passer la nuit ici en prévision d'un coup de mer.

Je rentrai donc dans cette triste prison qu'on appelle une cabine et, m'y ennuyant à périr, je pris le parti fort sage de me rendormir.

Quel réveil! Des craquements sinistres, la voix terrifiante du capitaine, qui commandait la manœuvre, l'eau entrant par les sabords, tous nos menus colis roulant d'un bout de la cabine à l'autre, et dans la grande salle un bruit de vaisselle brisée, et les gémissements des passagers. Le *Sheliff* dansait comme une coquille sur la mer furieuse; on dut nous attacher à nos lits pour nous empêcher d'aller nous briser contre les murs ou les meubles et, pendant deux jours, nous restâmes ainsi perdus dans l'immensité;

le médecin venait toutes les heures voir ma mère et je l'entendis qui disait au commandant :

— Il faut la débarquer à tout prix ; je crains qu'elle ne résiste pas.

Enfin, vers le soir, un peu de calme se fit ; nous étions en rade de Stora et le commandant fit aussitôt mettre son canot à la mer pour emporter la pauvre malade et les siens. On l'enveloppa dans une pièce de flanelle et deux hommes vigoureux la descendirent du *Sheliff*.

L'échelle qui leur servait d'escalier plongeait dans le gouffre noir et mouvant des flots qui semblait s'ouvrir à chaque remous pour nous engloutir, tandis que le canot montait et descendait en s'éloignant lorsqu'on croyait pouvoir nous y déposer ; c'était comme un jeu terrible entre les éléments et nous. Enfin, on nous jeta les uns après les autres, tant bien que mal, au fond de l'embarcation et nous pûmes démarrer.

Oh ! la terrible mer qui s'élevait comme une muraille et s'écroulait avec fracas, nous jetant son écume au visage et cherchant à briser l'esquif qui osait se mesurer avec elle. Lucien dormait ; maman, ranimée par l'air pur de la nuit et la frayeur, nous serrait dans ses bras en murmurant une prière ; l'équipage obéissait silencieusement à la manœuvre. Enfin, les avirons cessèrent de battre la mer, les deux porteurs de maman la reprirent dans son suaire de laine blanche et, tandis qu'elle serrait plus fort contre elle le paisible Lucien, ils les emportèrent vers le rivage, ayant eux-mêmes de l'eau jusqu'à mi-corps. Puis vint mon tour ; on n'y mit pas tant de façons. François me prit et me lança comme un paquet à son camarade, lequel m'envoya par le même procédé à un troisième, et moulue, effarée, je me trouvai sur le sable à côté des miens, papa ayant passé l'eau à califourchon sur le dos du plus solide de nos hommes. Voilà comment on débarquait par le gros temps, en Algérie, aux débuts de la conquête.

On se remet assez vite des fatigues de la mer ; maman fut comme ressuscitée lorsqu'elle se sentit sur la terre ferme et, deux jours après, nous prenions la diligence qui, après une nuit, devait nous déposer au terme de notre rude voyage.

La diligence ! Ceux qui, enfants, se sont servis de ce mode de locomotion, doivent se rappeler combien il était rempli d'imprévu et de plaisirs. Le coupé surtout, avec ses glaces sur le devant et le spectacle des chevaux, que chaque relai change, que chaque minute transforme. Les chevaux arabes, ennemis de la discipline, font rage sous le harnais ; les cinq braves petites bêtes piaffaient, ruaient, se mordaient en poussant des cris sauvages auxquels répondaient les vociférations du conducteur. Malgré ce tumulte, je m'étais endormie, lorsque, vers minuit, je fus réveillée en sursaut par le brusque

arrêt de la voiture et les exclamations parties de là-haut, où deux ou trois voyageurs de l'impériale faisaient un bruit assourdissant.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda mon père en ouvrant une glace.

— C'est un lion, répondit flegmatiquement le conducteur ; et, du bout de son fouet, il désignait une masse brune sur le rebord de la route, à cent pas de nous.

Les chevaux frémissants refusaient d'avancer, malgré les cris et les injures qui, du haut de la voiture, pleuvaient sur eux.

— Ah ! ça, est-ce que nous couchons sur la route ! reprit le conducteur d'une voix tonnante en s'adressant à son attelage ; et il accompagna ses paroles d'un argument décisif.

Le fouet claqua sur les harnais ; les cinq chevaux debout, furieux et tremblants, firent un bond prodigieux et s'emportèrent ; la voiture passa comme un tourbillon devant le fauve, étonné de tout ce fracas.

Il était couché paresseusement, ce roi du désert, tenant dans ses griffes sanglantes la toison d'un mouton qu'il venait sans doute de dévorer ; quand il vit venir à lui le galop diabolique, les lanternes aveuglantes, il se dit que sa royale digestion pourrait en être troublée ; il se leva, étira ses membres engourdis par le repos du festin et s'éloigna doucement ; nous eûmes l'honneur de le voir nous tourner le dos juste au moment où nous passions devant la dépouille du pauvre mouton.

Le jour se lève tard au mois de février ; il commençait à poindre lorsque l'antique Cirta nous apparut en haut de son rocher. Quel contraste avec Alger, la blanche ville entourée de ses jardins merveilleux et baignée par la mer ; ici, ni verdure ni eau : des montagnes sombres, pelées, se découpant en arêtes vives sur un ciel ardent ; des routes poudreuses, cahotantes à travers des plaines brûlées ou des cols inaccessibles. Si jeune que je fusse, cette nature sauvage me frappa d'étonnement, presque de crainte ; je ne savais pas encore combien le cœur s'éprend de ces solitudes, de ces sites bouleversés et arides ; j'ignorais l'amour des montagnes, et je me blottis entre les bras de mon père, asile sûr contre les impressions fâcheuses.

Aussitôt arrivés on nous coucha, on nous borda, on nous embrassa en disant :

— Mes pauvres petits, dormez bien.

Recommandation inutile, car cette nuit en diligence nous avait singulièrement prédisposés au sommeil. Lucien et Lucienne, pendant quelques heures, cessèrent de penser ; ils n'eurent ni cauchemars, ni rêves dorés et, quand je rouvris les yeux, il me fallut longtemps pour me reconnaître. Ce qui acheva d'embrouiller mes notions sur l'heure présente, ce fut une collection d'oiseaux étrangers qui tournaient en rond au-

dessus de ma tête. Queues frisées, huppés arrogantes, plumages roses, verts, bleus, jaunes, rouges, dans des tons éclatants. Où étais-je ? sous le dôme d'une mosquée, dans les profondeurs d'un rêve enchanté, dans l'autre monde peut-être ? J'appelai Lucien pour me convaincre de la réalité de mon existence et une petite voix endormie fit entendre mon nom tout à côté de moi. J'allongeai le bras et ma main rencontra la joue satinée du petit frère, dont le berceau touchait mon lit.

— Où sommes-nous ? lui demandai-je sans trop savoir ce que je disais. Lui, qui ne parlait pas encore, fut troublé par ma question ; il fit brusquement demi-tour sur lui-même, s'accouda sur son oreiller comme un jeune sphinx et d'une voix forte cria : Maman !

Pauvre petit, c'était toute sa science ce mot si doux à dire ! « Maman » signifiait à cette heure : Viens nous dire ce que nous devons penser de tout cela, éclaire-nous, rassure-nous, embrasse-nous — ce qui fut fait à l'instant même. Et alors je vis clairement que nos lits occupaient le marabout en ogive d'une grande chambre longue et étroite, telle qu'on les construisait autrefois dans les maisons arabes, que le dôme était couvert de peintures italiennes où l'imagination avait eu plus de part que la réalité, et curieuse de voir en détail notre nouvelle demeure, je me livrai avec empressement aux soins de Joséphine, notre nouvelle bonne.

La maison était grande quoique ce fût une maison mauresque ; sa galerie aux colonnes de marbre, ses murs revêtus de faïence, ses ogives surbaissées lui donnaient ce cachet oriental si élégant et si bien approprié aux climats chauds. Les pièces longues et étroites ne prenaient de jour que sur cette galerie, ce qui les rendait un peu obscures, mais très fraîches en été.

Lucien, grâce aux boiserries découpées de la galerie, en faisait le tour en s'aidant des pieds et des mains ; c'était toujours un garçon paisible, circonspect, ennemi des entreprises audacieuses, et farouche vis-à-vis des étrangers. Quand un nouveau visage se présentait devant lui, il faisait une moue si douloureuse, que je me jetais à son cou pour lui prodiguer mes consolations ; généralement cela le faisait pleurer et mon bon vouloir avait des effets désastreux.

Nous eûmes bientôt des amis. D'abord le sapeur de planton à notre porte ; bien qu'il fût de l'infanterie, il s'occupa de nos équipages avec sollicitude, remit une queue au cheval de Lucien, une roue à ma charrette, des oreilles à un lapin qui jouait du tambour autrefois. Il nous installa même une sorte de bascule dans la cour de l'écurie où Lucien attrapa plus de bosses qu'en aucun autre lieu, et toujours par ma faute. Je pesais avec une telle vigueur, quand c'était mon tour d'abaisser la bascule, que Lucien

enlevé de terre était projeté violemment devant lui et roulait sans défense, heureux quand aucun angle aigu ne se rencontrait sur son passage. Blessé ou non, le prudent Lucien poussait des hurlements à chaque chute, et l'on nous défendit cette dangeuse balançoire. Naturellement nous n'eûmes plus qu'un plaisir, c'était de goûter à ce fruit défendu ; pendant trois jours l'obéissance fut complète, Lucien un bandeau d'amour sur le front, redoutait la terrible machine. Quand le bandeau fut ôté, le démon du jeu s'empara de nous, et après avoir recommandé à Lucien de se tenir fortement à la planche, je donnai l'impulsion. Mon frère poussa un cri étouffé, et sans résistance vint piquer une tête au centre de la balançoire. Je me jetai sur lui pour le conjurer de se taire ; lui-même comprenant que son cas était mauvais, se contenta dans des gémissements sourds qui n'allèrent pas jusqu'aux oreilles de Joséphine, et nous pensâmes en être quittes pour la peur.

Hélas ! nous avions compté sans le nez de Lucien ; voilà que ce pauvre petit nez qui avait porté sur la planche, devint rouge, puis bleu, et si gros que mon frère gêné par cet appendice se mit à loucher ; maman poussa un cri de détresse en apercevant son garçon défiguré, elle nous confessa, et séance tenante fit briser la planche tentatrice...

Un autre ami de notre enfance fut Soliman, le sloughi préposé à la garde de l'hôtel. Cette énorme bête aux crocs redoutables détestait les Arabes, sans doute en souvenir des coups reçus au douar natal. En bête intelligente il distinguait le Caïd du mendiant ; en flatteur, hélas ! il ne déchirait que le burnous effiloqué, mais il grondait pour l'autre, et n'osant mordre, s'en allait honteux de lui-même, la queue aux jambes, cacher sa honte dans un coin.

Quand il nous entendait jouer sur la galerie, et que rien ne le retenait en bas, il montait et venait mettre sa personne à notre disposition. Il s'étendait sur le dos et les pattes en l'air faisait entendre un petit cri d'appel, que Lucien comprenait mieux que le plus pur français ; le chien et l'enfant faisaient d'interminables parties ; mais si au plus fort du jeu, la voix gutturale d'un Arabe, ou le parfum de suint de tan et de musc d'un burnous mal porté frappait ses sens, Soliman, brusque, la tête haute, s'en allait aux grandes allures faire déguerpir le gêneur, et s'il y avait résistance il devenait vraiment terrible.

Le sapeur et Soliman ne nous suffirent bientôt plus, le besoin d'un âne se fit sentir, et on nous donna un âne.

Qui de vous, en se rappelant sa jeunesse, ne retrouve quelque souvenir attendri pour ce paisible animal, qui nous a donné aux débuts de la carrière l'illusion d'un cheval et de ses joies !

Notre âne fut une ânesse et Dumoutier, le sapeur, la baptisa Florentine??? Nous la montâmes à tour de rôle, avec cette petite variante que, lorsque c'était à moi de m'asseoir sur la selle de velours, Lucien enfourchait l'épaule du sapeur, et bientôt notre petite caravane fut célèbre dans la ville où elle défilait gravement chaque jour, l'âne le premier, le chien formant l'arrière-garde.

L'enfance n'est pas insensible aux beautés de la nature, elle fait de la poésie à sa manière et conserve très vives ces premières impressions, nées des premiers tableaux qui se reflètent dans son imagination tout neuve. Notre but préféré était sans contredit le « Moulin Nassan »; j'ai oublié complètement et depuis de longues années le chemin à prendre pour y parvenir; mais ce que je n'oublierai jamais, c'était notre halte au bord de la rivière, sous l'ombrage des saules, avec les ruines de l'aqueduc romain en face de nous, se découpant dans un ciel doux et profond, d'une limpidité merveilleuse. L'eau s'enfuyait avec un murmure, elle moirait le sable fin de son lit; et nous, étendus sur l'herbe où les fleurs mettaient de grandes plaques roses et blanches, nous jouions avec les boutons d'or, avec les liserons, avec les petits cailloux roulés, tandis que le couteau de Dumoutier taillait des sifflets dans la moelle du sureau, des manches de fouet dans les branches noueuses des arbres, et que Joséphine tricotait nos chaussettes.

Mon frère, pour ses trois ans eut la rougeole; j'essayai de la prendre, mais sans succès; ma mère me disait en riant : Lucienne, tu peux embrasser ton frère, je vous soignerai en même temps; j'embrassais les joues cramoisies de Lucien, et je ne pris rien. Mais le petit homme profita de l'occasion pour être tout à fait désagréable; il demandait avec des pleurs une nourriture plus abondante, se livrait sur mes livres à son amour pour la destruction, et criait comme un diable quand je me permettais la moindre observation. « Ne le tourmente pas, Lucienne, disait ma mère, il est malade. »

Sous ce prétexte, un jour que j'étais à table avec nos parents, il s'empara de mes *Contes de Perrault*, auxquels je tenais beaucoup à cause de leurs brillantes illustrations, et feuille à feuille les mit au feu... Quand je rentrai dans sa chambre, je le trouvai tout à fait heureux, il tenait la couverture du livre dans ses mains et me faisait voir du bout de son doigt rose : *Cendrillon*, *Finette*, le *Marquis de Carabas*, se tordant dans les flammes du foyer.

Le sentiment de la justice et l'amour de la propriété soulevèrent tout mon être, je me jetai sur le coupable, je lui tirai les cheveux, il me mordit et on dut nous séparer violemment. Ce fut, je crois, notre première querelle et peut-être la dernière aussi. Ah! pourtant, je me souviens

d'une autre scène : un jour on nous prêta une seconde ânesse afin que nous puissions monter ensemble; celle-ci trotta volontiers, tandis que la nôtre détestait cette allure. Un second sapeur fut adjoint au premier et nous partîmes, Lucien au pas, Lucienne au trot. Mon frère en conçut de l'ombrage et devint fort rouge; j'eus le tort de m'en apercevoir, et le tort encore plus grave de me moquer de lui en le traitant de petit coq. Lui, monta sur ses ergots et me foudroya de ce néologisme : Grande coqueresse! J'en fus pénétrée jusque dans l'âme.

Notre ménagerie s'accrut encore, et cette fois d'un hôte ailé qui vint un jour se poser en roucoulant sur notre toit et qu'un peu de grain apprivoisa tout à fait. Il était entièrement blanc ce beau pigeon, et ce fut notre inséparable ami pendant bien des années. Son plus grand plaisir était de courir après nous quand nous marchions pieds nus dans notre chambre pavée de faïence; encore une chose qu'on nous défendait et pour laquelle nous nous sentions un grand entraînement. Le pigeon, plus habitué au sable ou à la terre qu'à la faïence polie, faisait des glissades en nous poursuivant, il s'aidait de l'aile, jurait en sa langue, se relevait, retombait et finalement donnait un coup de bec dans les talons du fuyard; Lucien levait un pied, puis l'autre, gémissait, et recommençait à la première occasion.

Un jour nous trouvâmes un œuf dans le cha peau du petit frère, un œuf blanc si mignon que nous le crûmes fait à notre mesure d'enfant, et que je le proposai immédiatement pour une omelette dans notre poêle qui n'était guère plus grande qu'un écu. Cet œuf suivi d'un autre était l'œuvre de notre pigeon, nous en fûmes ravis mais profondément étonnés; il y en eut trois, puis notre douleur fut immense. Coco, l'auteur de ces jolis œufs, disparut tout à coup.

Dumoutier passa toute la matinée sur le toit, visita les nids de cigogne pour y découvrir l'ingrat; peine perdue. On accusa le chien, on accusa le chat, les malheureux sont injustes.

Après avoir cherché, soupçonné, pleuré, on se résigna, et vers deux heures nous étions tristement assis dans notre chambre occupés à visiter l'estomac d'un pantin à ressorts dont le mécanisme nous intéressait vivement, lorsqu'un bruissement au-dessus de notre tête nous fit tressaillir; je relevai les yeux et regardai sur une haute étagère couverte de bibelots où on voyait entr'autres un panier de jonc doré, rempli de boutons de roses artificielles. O joie! ô surprise! Coco, l'introuvable, réchauffait de ses ailes étendues les boutons de fleurs en papier, espérant dans sa candeur qu'il en ferait sortir une jeune famille de pigeons blancs comme lui. Il avait l'air si heureux notre Coco! son bec rose enfoui dans son plumage immaculé, et ses

yeux brillants et im nobles fixés dans le vide, comme attirés par une vision ravissante. Joséphine le prit, et au lieu de lui témoigner sa joie par des caresses, elle le plongea dans un bassin d'eau froide. — Après deux ou trois de ces bains forcés, Coco renonça complètement aux boutons de roses, et les talons de Lucien redevinrent sa principale distraction.

Nous aimions beaucoup la promenade et Joséphine, notre bonne, l'aimait encore plus que nous, ce qui fait que jamais ce passe-temps ne nous manqua; mais, suivant les saisons, il fallait varier nos buts. C'est ainsi qu'au gros de l'été nous ne sortions qu'après le repas du soir, et alors nous nous bornions aux allées et venues sur la route de Sétif. Quand j'y pense maintenant et que je marche doucement à l'ombre de mes grands tilleuls qui ne laissent jamais passer les tièdes rayons des étés de France, j'ai un sourire de pitié pour les petits azédarachs, genre manche à balai, que je trouvais si beaux alors, avec leur feuillage découpé d'acacias et leurs grappes de fleurs qui avaient le parfum du lilas. Tels qu'ils étaient, ces pauvres arbres poudreux nous attiraient; et nous recherchions leur maigre abri. Nous abandonnions volontiers la contre-allée, envahie par les promeneurs et les belles madames qui venaient là moins pour prendre le frais que pour se rencontrer, nous installions nos jeux dans l'allée principale, où les cavaliers ne passaient que rarement et au pas, ce qui écartait tout danger pour les barres ou la marelle.

Un soir, nous nous amusions comme à l'ordinaire, lorsque des cris et le galop emporté d'un cheval se firent entendre sortant d'un tourbillon de poussière qui se dirigeait sur notre groupe :

— Gare! gare!

Et les parents affolés se jetaient en tumulte sur les enfants les plus exposés. Je saisis mon petit frère, qui restait planté au beau milieu de la route, et je le tirai de toutes mes forces pour le soustraire au danger.

Hélas! je ne pus, malgré mes efforts, l'entraîner assez vite, le cheval arrivait sur lui; il le prit de côté, le roula dans la poussière et continua sa course folle, renversant deux ou trois autres enfants.

Lucien, étendu sur la terre, ne bougeait pas; je le couvrais de baisers, je l'appelais : son petit visage blanc restait inanimé. Joséphine avait perdu l'esprit et criait à tue-tête; un de nos amis, qui était parmi les promeneurs, releva l'enfant, le palpa doucement et dit :

— Il respire, ce n'est qu'un évanouissement.

Les hurlements de Joséphine, qui n'avait pas su nous garder, m'irritaient fort; je lui dis de se taire :

— Ne voyez-vous pas que si vous rentrez à la maison en faisant ce tapage, maman mourra de

peur; venez avec moi, nous allons la préparer bien doucement. Monsieur, dis-je à l'ami qui avait mis son mouchoir tout mouillé sur le front de mon cher Lucien, vous me laisserez monter seule, vous attendrez en bas.

— Oui, oui, Lucieune, soyez tranquille, me dit-il en suivant avec son précieux fardeau.

Notre maison était à l'entrée de la ville; il ne fallut pas un quart d'heure pour y arriver, et je me précipitai bravement dans le salon, le cœur serré par l'angoisse, devinant la peine que j'allais causer à mes chers parents.

— Que te voilà pâle, Lucienne... et ton chapeau tout cabossé... Tu es couverte de poussière! Es-tu tombée?

— Non, maman, dis-je d'une voix étranglée.

— Qu'est-ce qu'il y a? reprit mon père, frappé de l'altération de mon visage.

— Oh! rien de grave, n'ayez pas peur.

— Mon fils! s'écria maman, à qui son cœur révéla une partie de la vérité.

Je me jetai dans ses bras :

— Tu vas le voir, n'aie pas peur, il est tombé. M. Aubert a dit que ce ne serait rien.

Maman se précipita sur la galerie et reçut dans ses bras tremblants Lucien toujours évanoui. Elle l'appuya sur son cœur et l'appela d'une voix caressante, puis elle posa ses lèvres sur les lèvres du pauvre petit. A ce contact si doux, il ouvrit les yeux, sourit faiblement et rendit le baiser à sa mère.

La colonie militaire ne formait qu'une famille. Je ne veux pas dire qu'entre parents on ne se querellait pas parfois; mais quelque membre souffrant avait-il besoin d'aide, aussitôt tout le monde s'offrait. Tandis que M. Aubert portait le petit blessé, d'autres témoins de la scène s'étaient mis à la recherche du docteur Vadel pour l'avertir, de sorte qu'il arriva chez nous en même temps que nous et il put rassurer ma famille. Avec un rare instinct, le cheval emporté avait donné un coup d'épaule qui avait envoyé Lucien mordre la poussière, c'est le cas de le dire, mais en dehors de la route des terribles sabots, qui l'eussent broyé infailliblement sans cela. La secousse avait été rude et le repos du lit fut commandé à Lucien. Mes sables de La Fontaine payèrent pour cette seconde maladie, et *Perrette*, le *Meunier*, la *Fourmi*, en grisaille sur papier jaune, allèrent rejoindre les cendres du marquis de Carabas et de Finette.

Deux ans passèrent; j'en avais sept lorsque maman me conduisit au sermon. Le prédicateur du mois de Marie prêcha, le jour où je l'entendis, sur la mortification et je me crus obligée, au retour, de faire un résumé de l'entretien spirituel à mon père et à mon frère. Il faut croire que mon récit était pittoresque, car, à mon grand étonnement, papa souriait tout en caressant ma tête, tandis que je pérorais. Lucien avait

pris la chose beaucoup plus sérieusement ; ses grands yeux braqués sur moi, son doigt dans la bouche, il ne perdait pas une de mes paroles. On vint nous avertir que le dîner était servi, ce qui mit fin à mon homélie.

Comme ils étaient joyeux et paisibles nos repas de famille ! Père, heureux de se retrouver au milieu de nous, débarrassé de tout souci après les travaux du jour ; maman, vive, spirituelle, toute de premier mouvement, ayant à raconter mille choses avec l'originalité d'un esprit fin, excité par la riposte maligne et juste du père de famille. Lucien, gourmand comme un petit chat, juché sur sa grande chaise, avec une serviette dont les bouts noués dépassaient ses oreilles toutes rouges, une physionomie grave et affairée contrastant avec l'agitation de sa sœur. Lucien ne parlait pas, il mangeait, et ce soin suffisait amplement à l'absorber. Il aimait surtout les œufs et leurs dérivés, c'est-à-dire tous les plats où l'œuf jouait un rôle prépondérant, et si les œufs étaient au sucre, sa satisfaction devenait complète.

Le jour dont je parle, on mit sur table, à la fin du repas, une pile de beignets à la crème. Tous les yeux se portèrent sur le petit frère ; papa se frotta les mains en disant :

— Je sais quelqu'un qui est bien content !

Maman ajouta :

— Et qui les trouvera d'autant meilleurs qu'il les a gagnés par une conduite exemplaire.

Moi, je sautai en bas de ma chaise et, me jetant sur la sienne au risque de le renverser, je lui dis en confidence :

— La crème est à la vanille.

Je reçus un avertissement assez vif pour avoir quitté ma place, que je regagnai au plutôt, tandis que Lucien, tout rouge et tout gonflé, baissait obstinément les yeux sur son assiette. Papa y mit un gros beignet ; maman le coupa en petits morceaux d'où il s'échappa une vapeur parfumée.

— Prends garde de te brûler, lui dit-elle en lui rendant sa fourchette.

Lucien posa la fourchette sur la table et murmura d'une voix étouffée :

— Je n'en veux pas, merci.

Je bondis encore une fois de ma place jusqu'à lui, entraînant mon verre, qui se brisa en mille pièces ; je reçus une tape de maman, une chiquenaude de papa, puis tous deux se retournant vers Lucien, toujours sombre devant son beignet :

— Est-ce que tu es malade ?

— Non, maman.

— Tu es puni ?

— Non, papa.

— Tu en as trop mangé à la cuisine ?

— Non, sœur.

A mesure que les questions se multipliaient, la voix du petit devenait plus tremblante ; à la dernière, il cacha son visage dans ses mains à fossettes et fondit en larmes.

— Que tu es donc sotte, Lucienne, de te mêler toujours de ce qui ne te regarde pas ; voilà que tu fais encore pleurer ton frère, me dit maman émue des larmes de son fils.

Elle le prit dans ses bras et obtint non sans peine cet aveu :

— C'était pour faire une mortification !!!

Je fus beaucoup plus contrariée de cette réponse que de la chiquenaude et de la tape. C'était moi qui avais entendu le sermon, c'était mon frère qui l'avait appliqué. Il n'y avait pas de quoi me rendre fière ; je reculai mon assiette, qui était remplie du mets tentateur, et je me mis à pleurer également. On accepta notre sacrifice, mais les parents sont comme le bon Dieu, ils rendent toujours plus qu'on ne leur donne et, le soir, nous reçûmes pour prix de notre vertu quelques gouttes de chartreuse noyées dans un petit verre d'eau. Cela s'appelait de la liqueur et nous paraissait exquis. Oh ! joies, oh ! douleurs de nos sept ans !

C. DE LAMIRAUDIE.

(La suite au prochain numéro.)

Economie Domestique

ASPIC DE SOLES

Prenez une demi-douzaine de filets de soles, mettez-les dans une casserole beurrée, avec poivre, sel et jus de citron, couvrez avec feuille de papier beurrée et mettez au four juste assez pour que les filets soient cuits, et faites refroidir. Détachez, lavez quelques filets d'anchois, ayez du persil haché très fin, coupez vos filets de soles en ronds de la largeur d'un décime, alignez-les dans un moule.

Vous mettrez des couches de soles et d'anchois, et, après avoir saupoudré chaque couche de brins de persil, vous remplirez de jus de viande, jusqu'à ce qu'il soit plein, le moule où sont les lits des deux poissons.

(Recette anglaise.)

REVUE MUSICALE

Théâtres lyriques. — Directions et directeurs. — Concerts. — Nouveautés musicales. — Méthode Edelsil.



E n'est plus dans le clan de la peinture, mais bien dans celui des directeurs de théâtres que la révolution a mis, et met encore les cervelles en ébullition. Du moins, tout se passe entre nous, et les étrangers n'ont rien à y voir. Nos deux premières scènes lyriques auront aussi leur fin de siècle.

Il faut croire que la direction de l'Opéra n'est pas une si mauvaise spéculation. On en peut juger par la quantité de candidats qui briguent l'honneur de succéder à MM. Ritt et Gailhard, sans compter que ces derniers se représentent en première ligne. Rien que cela donne confiance aux prétendants, car si les directeurs sortants n'avaient pas fait leurs petites affaires, ils seraient trop heureux de passer la main aux confrères.

Quant à M. Paravey, dont la démission n'a pas eu qu'une cause, il n'a pas manqué de successeurs non plus. Mais nous pensions bien que la candidature de M. Carvalho, surgissant des premières, devait écarter tous ses rivaux. Sa nomination ne s'est pas fait attendre, et voilà l'Opéra-Comique pourvu pour huit années, sauf événements imprévus, d'une direction sérieuse.

L'éminent directeur de la scène Favart a donné trop de preuves de son habileté administrative et de son initiative artistique, pour que ce passé ne soit pas un sûr garant de l'avenir. Notre second théâtre lyrique est donc en passe de retrouver ses beaux soirs, d'autant plus que le nouveau projet de reconstruction présenté par M. Guillotin a été fort bien accueilli du ministre.

A l'Opéra, le *Magé*, retardé de semaine en semaine, offre un attrait d'autant plus grand qu'il a été longtemps attendu. Les privilégiés savent déjà ce qu'ils doivent penser de l'œuvre nouvelle de M. Massenet. Mais, à défaut de ces premières aussi recherchées qu'inabondables, faut-il encore avoir la partition sous les yeux. Ce ne sera donc que le mois prochain qu'il nous sera permis de constater *de visu* et *auditu*, la justesse des jugements formulés. Nous ne doutons pas qu'avec un tel maître, de charmantes surprises nous soient réservées, et nous renseignerons avec soin nos lectrices sur les morceaux de la

partition qui peuvent leur convenir. En dehors des ouvrages du répertoire courant, il n'y a à signaler, à ce théâtre, que le *Bal militaire*, où un public élégant s'était réuni en vue d'une bonne œuvre. Grande profusion de fleurs dans les toilettes et dans la salle. Le chant aussi était de la fête, et MM. Auguez, Duc et Bérardi ont enthousiasmé l'auditoire dans plusieurs morceaux appropriés à la circonstance. Brillant succès couronné par une superbe recette. Ajoutons que les études de *Fidelio* machent rapidement au but, et l'œuvre de Beethoven suivra de près, assure-t-on, celle de Massenet.

La Société des concerts du Conservatoire, après une magnifique exécution de la *Messe en ré*, de Beethoven, a donné deux auditions d'un colossal ouvrage : La *Messe en si mineur*, de Bach. Cette composition grandiose est d'une puissance chorale rarement atteinte par le maître dans ses autres conceptions. Le *Credo*, le *Cum Sancto spiritu*, le *Resurrexit* et le *Sanctus* sont des pages d'un sentiment profondément religieux. La foi chrétienne y déborde tantôt en fougueux élans que la science la plus ardue n'entrave pas, tantôt dans d'extatiques ou émouvantes périodes où le génie du croyant orthodoxe se révèle avec la même intensité. L'exécution en a été simplement admirable, sous la direction de M. Garcin, et les solistes, chanteurs comme instrumentistes, ont bien mérité de l'art et du public. Ce sont : M^{mes} Lépine, Boidin-Puaisais, Landi ; MM. Warmbrodt, Auguez, Berthelier, Taffanel et Gillet.

M. Colonne, retour de Moscou où il était allé diriger un concert splendide, est rentré à son poste couvert de lauriers. Le public russe ne lui a pas ménagé les ovations, ainsi qu'aux maîtres français dont les noms, à côté de celui de Tchaïkowsky, émaillaient le programme moscovite. Berlioz, Delibes, Saint-Saëns, ont tous été acclamés en compagnie de notre éminent chef d'orchestre.

Depuis que M. Colonne a repris ses séances, toujours de plus en plus suivies, il a fait entendre nombre d'œuvres brillamment accueillies. Des fragments de *Rédemption*, de G. Franck, pages d'une rare élévation ; *La Vision de Jeanne d'Arc*, poème symphonique de P. Vidal ; le prélude de la *Reine Berthe*, de V. Joncières ; le *Réveil de Galatée*, de G. Pierné, et *Haï Luli*, de A. Coquart. On a beaucoup apprécié, au concert suivant, une ravissante symphonie de Raff : *Dans la Forêt*, et surtout, à côté de Beethoven et de Wagner, le 5^e *Concerto* de Bach, pour piano, flûte et violon.

Plus récemment, le gracieux poème musical

de Mendelssohn qui se nomme : *Symphonie Italienne*, puis ce charmant poème lyrique : *Eloa*, de M. Paul Collin, sur lequel M. Ch. Lefebvre a écrit des pages pleines d'azur et de grâce, obtenaient tous les suffrages. Enfin, au même programme, les noms toujours acclamés de Berlioz, César Franck, Holmès, Chopin, Wagner et Massenet complétaient une séance pleine d'attraction.

Chez M. Lamoureux on a été réellement émotionné par la puissante scène de *Tristan et Iseult*, au deuxième acte. Cette orchestration fulgurante et passionnée laisse même trop dans l'ombre les parties chantées. Mais quelle belle exécution. Très remarquable séance aussi, que celle où l'on a entendu la *Symphonie en si bémol*, de Schumann, la *Danse macabre*, de Saint-Saëns, le *Camp*, de Wallenstein de V. d'Indy et *Prélude et Marche triomphale* de Sievking, une pièce dont l'effet a été très grand.

La *Société Chorale d'amateurs*, fondée par M. Guillot de Sainbris, a donné, salle Erard, sous l'habile direction de M. Ad. Maton, un brillant concert où un public des plus choisis s'était empressé de se rendre. On sait déjà tout ce que l'art musical et les jeunes compositeurs doivent à cette association d'hommes distingués, de poètes et de musiciens éminents pour la propagation des belles œuvres, quelle que soit la source d'où elles émanent. Chorales, symphoniques ou lyriques, l'exécution en est toujours au-dessus de l'éloge et le choix hors ligne.

Dans la première partie du concert on a entendu un chœur du *Paulus*, de Mendelssohn, des fragments du *Requiem*, de Verdi, et la *Mort d'Orphée*, du regretté Léo Delibes. M. Brémont, cor solo à l'Opéra-Comique, a fait applaudir dans l'intermède la remarquable exécution qui lui vaut sa juste renommée.

La deuxième partie de la séance débutait par la première audition de *Hylas*, un ravissant poème lyrique de M. Ed. Guinand, à travers lequel M. Th. Dubois a semé des inspirations de goût et de science. *Sous l'aile blanche*, d'Armand Sylvestre, et la première audition du *Noël des marins*, ont mis en relief la nature à la fois poétique et originale de M^{lle} C. Chaminade. L'exquise scène lyrique de M. Paul Collin, la *Ronde des Songes*, que l'art délicat de M^{me} de Grandval rend si heureusement qu'il semble voir voltiger des sylphes autour de soi, a clôturé cette attrayante soirée. M^{me} la vicomtesse de Trédern y avait ajouté le prestige de sa belle voix et de son grand talent, dont la renommée est le plus flatteur éloge dans les divers *salons* dont elle s'était chargée. M^{mes} Leroux, Ribeyre et Duménil, MM. Gogny et Martapoura ont largement mérité leur part des ovations dont le public n'a pas été avare. Les chœurs comme toujours ont été rendus avec une entente parfaite, et le

charme de ces jeunes et fraîches voix, à l'accent distingué, était augmenté par le plaisir des yeux, car il n'y avait pas qu'elles qui fussent jolies.

Les conférences-cours de M^{me} Lafaix-Gontie continuent à affirmer l'excellence de son enseignement. Dernièrement, deux de ses élèves se sont distinguées dans l'exécution de plusieurs belles compositions de Th. Dubois et G. Pierné.

M. Julien Thiersot vient de publier au *Ménestrel*, la deuxième série des *Mélodies populaires de France*, qu'il a recueillies et harmonisées avec un tact et une habileté de savant doublé d'un musicien. Laissant à ces chants primitifs toute leur saveur poétique, il a su ajouter l'originalité de son érudition musicale à l'archaïsme des textes. Rien ne saura plaire comme ces légendes du vieux pays de France, à la fois touchantes et gaies, comme la *Mort du Roi Renaud* que nous avons citée. Qui croirait que la *Mort du mari* est tout ce qu'il y a de plus amusant, sans que nul mari puisse en prendre ombrage ! A côté de ces deux versions normandes, on aimera la grâce simplette de la chanson de l'Angoumois : *Celui que mon cœur aime tant*, et celle de la Champagne : *Le mois de mai*. Tout serait à citer dans ces vingt nouvelles pièces absolument curieuses ; nous y reviendrons. — Le quatrième volume des mélodies de Faure vient aussi de paraître. On sait toute la valeur de ces inspirations charmantes, auxquelles le roi des chanteurs modernes sait mêler l'art exquis d'un musicien de premier ordre. Que d'aimables surprises ce nouveau volume réserve aux amateurs de goût ! — Pour le piano, bornons notre ambition à signaler aujourd'hui, réunies en deux volumes, les danses les plus célèbres du vieux « Strauss de Paris », valse, polka, quadrilles, mazourkas, etc. Qui ne sait que la vogue de ce magicien de la danse et de l'archet fit le tour du monde, où ses entraînantes valse n'ont jamais été oubliées. Ce sera un recueil précieux et séduisant pour notre jeune génération dansante. Editeur de tous ces ouvrages : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne.

Il nous reste à présenter à nos lectrices la *méthode Edelsil*. Par une ingénieuse combinaison, les mamans pourront rapidement apprendre à leurs fillettes les noms des notes sur la portée, en même temps que ceux des touches y correspondant dans toute l'étendue du clavier. Cette première étude ordinairement assez laborieuse pour le professeur, maternel ou non, deviendra un jeu pour l'enfant. La *méthode Edelsil* se trouve au bureau du journal. Prix : 1 fr. 50. Pour recevoir franco, envoyez 1 fr. 60 en timbres-poste.

MARIE LASSAVEUR.

causerie



ALLELUIA ! Alleluia !

Voici les beaux jours, le bon soleil, le printemps ; nous n'aurons plus froid, nous ne serons plus malades, nous ne mangerons plus de morue ; toutes les pénitences sont finies, c'est l'heure de la résurrection.

Ah ! qu'il a été triste cet hiver glacé, avec sa liste funèbre qui, chaque jour, s'allongeait d'un nom connu ou aimé ! Et tous ces pauvres gens qui mouraient de froid et de faim en nous maudissant, nous les riches, parce que le malheur rend injuste.

Maintenant, c'est fini, bien fini : une tiède haleine fait frissonner les arbres et craquer leurs bourgeons ; les petites voitures jettent leurs muguets et leurs jacinthes sur notre belle ville, qui aime tant les fleurs ! Des fleurs au corsage, à la boutonnière, sur les fenêtres, sur les autels, des fleurs partout, c'est le printemps...

J'en étais à cette joyeuse explosion de bienvenue, lorsque j'ai relevé la tête pour jouir un peu de tout ce que je vous annonçais. Hélas ! j'aurais mieux fait de continuer mon hymne au renouveau, car, en regardant par la fenêtre qui donne sur de grands jardins, j'aperçois un ciel gris, mal lavé ; un vent furieux fait plier la cime des frênes, effeuille les branches des marronniers, et de pauvres petits moineaux, sur le mur d'en face, luttent contre la tempête. Leur queue en l'air, prise par la rafale, leurs petites plumes hérissées, ils se balancent sur leurs pattes, cherchant en vain à se maintenir en équilibre. En voilà un qui s'envole pour ne pas être renversé ; un autre se pose plus vite qu'il ne veut et donne du bec sur la pierre. Bon, la chatte de ma concierge arrive en tapinois derrière eux ! L'horrible bête ! Si je pouvais les prévenir :

— Ps'tt, ps'tt ! Petits passereaux, attention ! Ps'tt, le chat !... là-bas, derrière les tuyaux...

Ils ne voient rien, les petits malheureux. Si je leur émiettais du pain sur la fenêtre, ils viendraient peut-être par ici.

Ils m'ont vue et me comprennent ; toute la troupe s'envole et vient se percher sur le fer du balcon. La chatte s'arrête vexée ; elle les regarde fuir et les suit de l'œil en penchant la tête. La voilà qui se frotte le museau avec patte de velours. C'est signe de pluie, dit-on. Belle merveille d'annoncer l'eau quand il pleut, depuis vingt-quatre heures, toutes les dix minutes.

N'importe, les moineaux sont sauvés, c'est l'essentiel, et je retourne à ma chronique.

Eh bien ! on aura beau dire, et je suis sûre que vous êtes de mon avis, mesdemoiselles, il y a vent et vent, pluie et pluie, nuage et nuage.

C'est vrai que je n'y vois pas à trouver le chemin de mon encrier, que mes doigts sont raidis par la petite bise aigre qui s'attaque furieusement à la queue des moineaux ; mais, quand même, je ne puis m'attrister de ces averses diluviennes et de ce vent enragé ; un je ne sais quoi flotte dans l'air et me donne courage ; un je ne sais quoi, mystérieux, charmant, plein de promesses. Eh ! mais, ne serait-ce pas tout simplement l'Espérance, cette dernière ressource des malheureux ; l'espérance, qui leur dit : demain sera meilleur ; l'espérance, la vertu du printemps et celle de la jeunesse, ce qui est tout un.

Cette vertu-là est la plus pratique et la plus aimable qui soit au monde ; il faudrait pouvoir la rendre obligatoire, et bénis soient ceux qui savent la faire passer dans les cœurs souffrants.

Il me semble que ce sont les pauvres malades qui ont le plus besoin de la connaître, et j'ai souvent pensé au bien qu'une parole, une attention pouvait faire à ces pauvres êtres que la souffrance ou la faiblesse condamnent à ne plus vivre que de la vie des autres. Je connais une sœur de charité qui, le dimanche, après la grand'messe, va se poster à l'entrée de l'une de nos paroisses élégantes que je ne cite pas, pour laisser à la bonne âme le bénéfice de son incognito, et là, elle examine les toilettes avec le plus grand soin... Pauvre petite sœur ! avec sa robe si rude et si mal taillée, ses grosses chaussures et son tablier de servante, qu'a-t-elle besoin de noter les envollements de la capote de M^{me} X et les aplatissements de la jupe de M^{me} G ? — Je vais vous dire à quoi cela lui sert. Elle va, le lundi, voir une grande mondaine qui s'ennuie, retenue par une longue infirmité qui, longtemps, la privera de ses jambes ; elle lui parle du bon Dieu, du gris argent qui se porte beaucoup, de la miséricorde infinie et des galons de jais, qui font fureur, tout cela dans une sage proportion, et sa mondaine revient peu à peu à mélanger des idées sérieuses à toutes les frivolités qui remplissaient sa tête creuse avant sa maladie.

En face de mon cabinet de toilette, qui donne sur une ruelle étroite, il y a une fenêtre de mansarde qui, depuis deux ans, me livre les tristes secrets d'une famille d'ouvriers : mère,

frère et sœur. La jeune fille menue, pâle, d'aspect délicat, ne faisait pas grand'chose, bien qu'elle accusât une vingtaine d'années. Tout le jour, assise près de sa fenêtre, elle regardait pousser les feuilles de son petit jardin sur le toit, que son frère lui avait suspendu au moyen de cordes et de planches. Elle arrosait, elle sarclait, elle dirigeait les brindilles des volubilis, qui finissaient par lui faire un rideau de verdure derrière lequel je ne l'apercevais qu'à peine, lorsque, en juin, je partais pour la campagne. Cet automne, à mon retour, je la trouvai plus pâle et plus transparente que jamais; des quintes de toux secouaient ses épaules étroites; ses joues se coloraient aux pommettes; je compris pourquoi, seule dans la famille, elle ne travaillait pas. Un jour où la neige recouvrait le rebord de sa fenêtre d'un bandeau blanc, elle resta couchée jusqu'à midi. A travers la vitre, je voyais son visage soucieux; évidemment, elle sentait l'ombre de la mort errer autour d'elle. Son frère rentra vers le soir, on alluma la lampe à réflecteur, il roula la table près du lit et j'aperçus alors entre les mains de la malade, qui s'était recouchée, un bouquet de violettes. Elle regardait ces fleurs avec amour et aussi le frère qui les avait apportées. Lui, tout en brochant ses volumes, racontait je ne sais quoi de gai, imitant par gestes une scène dont le détail m'échappait; mais je voyais rire la sœur. Peu à peu, elle s'assoupit et la lampe brûla deux heures de plus pour payer les violettes.

Au petit printemps, pendant ces jours de février qui furent si doux, on ouvrit la fenêtre presque tout le jour, mais la pauvre poitrinaire ne se levait plus que pendant deux heures, et c'était pour soigner ses crocus et ses jacinthes; j'entendais une toux déchirante, et chaque fois qu'elle se plaignait j'entendais aussi sa mère lui dire : Ça va mieux, n'est-ce pas? tu tousses plus fort, les forces reviennent; dans un mois nous irons à la campagne.

Elle le croyait la pauvre enfant, et se faisait apporter le chapeau de paille de l'an passé avec son nœud bleu un peu pâli, et la robe grise qu'elle voulait déjà préparer pour ce printemps; mais ses doigts laissaient glisser l'aiguille. Bientôt elle ne put marcher que soutenue par ses deux fidèles gardiens; un jour elle ne se leva pas et son frère dut arroser le jardinet. Elle pleura, et lui de sa voix de parisien qui grasseye, lui dit sans se retourner :

— Pleure donc pas, Mélie; dans huit jours ton rhume sera fini et nous irons à Saint-Cloud; pas?

Comme il lui tournait le dos, elle ne put voir les larmes qui tombaient sur les giroflées, et fatiguée, elle ferma les yeux pour suivre une vision de grands arbres piqués des rayons du soleil, avec des fleurettes sur le sol et de la

mousse dans les creux humides. Elle les cueillerait à brassées, et le soir on mangerait de grand appétit la salade croquante et le veau piqué, menu des retours de banlieue le dimanche.

Les giroflées de la fenêtre poussaient lentement, la maladie au contraire courait sa dernière course; le frère apporta une gerbe, ce que l'on appelle une botte de la fleur odorante et recommença ses projets pour la semaine. Elle, ravie, appuya ses lèvres brûlantes sur les pétales embaumés et sourit encore. Le froid revint, la fenêtre ne s'ouvrit plus, et la petite s'éteignait doucement. Un soir, je vis entrer un prêtre; le frère baissa l'abat-jour et s'éloigna discrètement; sans doute l'homme de Dieu parla aussi d'espérances, espérances divines que fait naître la mort, car le lendemain matin, la pauvre fille immobile et glacée, les mains jointes, souriait encore; sa fenêtre s'était rouverte et son lit était couvert de fleurs...

Pourquoi vous ai-je raconté cette triste histoire? Parce que le ciel est gris, parce qu'il pleut et que j'espère pour demain du soleil.

Le soleil! Il a été plus aimable que nous pour l'impériale visiteuse qui nous est arrivée d'Allemagne le mois passé, avec son block et ses crayons, afin de nous croquer. Oh! fi donc, voilà un vilain jeu de mots dans la circonstance. Je l'explique : pendant que la princesse Marguerite jouissait de notre Bois ensoleillé, où elle allait chaque matin faire de longues promenades à cheval, son auguste mère visitait nos ateliers de peintres célèbres; d'autres fois, cachée derrière son rideau, elle dessinait les types qui stationnaient devant sa voiture, à la porte de l'hôtel. Il paraît que ces dessins verront le jour, et seront vendus au profit d'une bonne œuvre; quel ne sera pas l'étonnement des badauds parisiens qui se reconnaîtront sur le croquis impérial!

Encore un grand mort! va-t-il clore la série? Celui-ci s'appelait Jérôme Napoléon; il était prince, il faillit être empereur, ou du moins le crut un moment; c'était le masque du grand Napoléon, mais le masque seulement; c'est terrible d'être le neveu d'un pareil oncle; on a beau avoir la tête de plus que lui, on reste pygmée en face de son ombre. Il est mort à Rome, la ville sainte, la ville du Pape, la ville Eternelle; il est mort pendant le carême qu'il bravait naguère... Dieu a son heure; mais à côté de la justice divine marche la miséricorde, et nous pouvons toujours espérer.

Je vous l'ai dit en commençant, le ciel est sombre, le temps est froid, les oiseaux ont l'air malheureux, et le chat de ma concierge ne quitte pas la crête du mur; une autre fois nous rirons ensemble.

G. DE LAMIRAUDIE.

DEVINETTES

Mots en carrés

Pour faire mon premier, le mitron a du mal.
 Mon second brille au ciel d'un éclat sans égal.
 Mon troisième inquiète aussitôt qu'on le sonne.
 Voulant défendre un port on travaille au suivant.
 Mon cinquième est poème attrayant.
 Mon dernier est le nom d'une ville bretonne.

Mots en triangle décroissants

— Je ressemble fort aux complots.
 — Bien souvent j'agite les flots.
 — Mon trois voit la vie éternelle.
 — Mon quatre est pronom personnel.
 — Mon dernier est une voyelle,
 Qui se lit dans le mot Noël.

Problème pointé

Consonnes : .ux p.t.ts d.s ..s...x d... d.nn. l. p.t.r.
 .t s. b.nt. s.t.nd s.r t.t. l. n.t.r.

Voyelles : .ua.. .é.é .ie.. .e .au..e a.o.e
 .é.é .e.. .a .ai.on .e .eu
 .e.. .ai. .u. .a .ie.e au.o.e
 .é.é .e.. .e .e.a.. .e .ieu.

Métagramme

— Chaque jour tu me mangeras.
 — Par les temps chauds tu me prendras.
 — A la foire tu m'exhiberas.

— Derrière une glace tu me verras.
 — De moi tu te serviras.
 — Par le travail tu m'amasseras.

Mots en croix

Avec les lettres suivantes, former le nom de deux célèbres poètes latins :
 C P R N S T E E E E E

Logogriphe

Sur mon velours blanc
 Ou mon satin pâle,
 Se voit douce opale,
 Rubis rouge sang.

Sur ma moire blanche
 Qui rayonne au feu,
 Se voit oiseau bleu
 Ou légère branche.

RÉBUS

EXPLICATION DES DEVINETTES

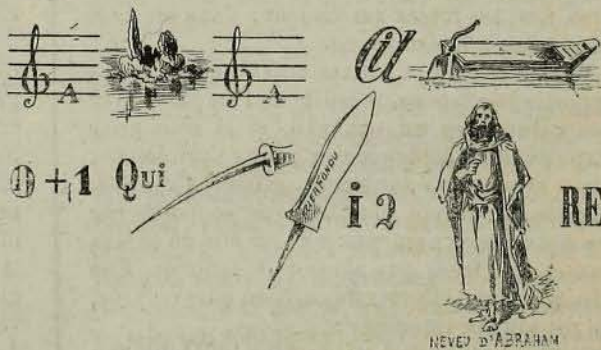
DE MARS :

CHARADE : *Char pie.*

FANTAISIE : *Neuf Thermidor.*

COMPARAISON-PROVERBE : *Spirituel comme un bossu.*

VERS A TERMINER : *Vie : — fleurie, — chérie — soupirer. — peine, — plaine, — fontaine — murmurer. — digue, — fatigue — prodigue, — d'Ixion. — immense — commence. — patience, — l'ambition.*



EXPLICATION DU REBUS DE MARS :

Tout est caché, tout est inconnu dans l'univers.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 48, rue Vivienne.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

La toilette de demoiselle d'honneur joue, paraît-il, un grand rôle dans un mariage, si nous en jugeons par le nombre de lettres que nous recevons à ce sujet. Que de demandes de renseignements, avec le désir très gentiment exprimé de composer une toilette pour chacune de vous en particulier. Hélas ! le temps ne nous permet pas de le faire, ce que nous regrettons, mais nous allons décrire quelques jolies toilettes dont toutes nos lectrices pourront s'inspirer.

Changer la couleur de l'étoffe si elle ne sied pas est chose facile. D'ailleurs, voici une nomenclature des couleurs à la mode pour cette sorte de robe : crème, blanc, gris perle, rose, bleu ancien, *verde-grisâtre*, beige clair. Avant de commencer nos descriptions, disons que nous avons vu des demoiselles d'honneur, mises très simplement en costume foncé à de très grands mariages. Ce détail pour celles d'entre vous, mesdemoiselles, qui désireraient faire peu de dépenses ; mais à Paris bien des choses sont autorisées qui ne le sont point en province ; c'est à vous d'en juger.

Costume de bengaline bleutée avec dessous de taffetas. Lès de derrière inclinés et deux falbalas de dix centimètres de hauteur, montés à tête et posés au bas du tablier ondulé de quelques plis faits sur la hanche. Le corsage à plastron froncé en gerbe à partir de la pointe, s'agrafe sur l'épaule et sous le bras ; sur le haut un empiècement carré en fine dentelle d'Irlande. Col droit ou ruche en tulle illusion. La manche un peu enlevée, prise du haut dans un bouillon-gigot de dentelle d'Irlande, est très plate du bas et se ferme par de nombreux petits boutons. Bottes en chevreau glacé et gants de Suède naturel. Chapeau en paille blanche à bord croqué derrière en bavolet relevé, avec une grosse touffe de fleurs des champs, s'éparpillant sur la calotte. Ce costume rose, gris perle ou beige pâle serait également joli.

Cet autre est en mousseline de laine crème parsemée de minuscules fleurettes bleues, rose avec petites feuilles bronze. Un rien charmant, délicat, bien fait pour parer la jeunesse.

Une sous-jupe en taffetas crème ; la jupe toute simple montée à plis, est mouvementée, de droite à gauche, par quelques plis fixés à la taille. Le corsage à ceinture accentuant la pointe, se fronce

à la vierge et s'ouvre largement sur une chemisette en surah rosé ; les plis fournis par la largeur du devant, se massent sur l'épaule sous un nœud enlevé en faille rose, sur lequel s'appuie le haut de la manche froncé. Une broderie sur le col droit descend un peu en pointe sur le milieu du plastron. Ceinture en ruban agrafée sous le bras. Bas crème en fil d'Ecosse ou en demi-soie et soulier de chevreau brillant. Gant de Suède crème. Chapeau en paille avec bord roulé de côté sur un bouquet de roses posé en aigrette.

Petits détails complémentaires : Un peu de tournure s'arrondissant bien pour soutenir les lès de derrière qui inclinent, et à trente centimètres du bord un cercle d'acier pour rejeter la jupe dans un mouvement gracieux. Le taffetas de la sous-jupe offre assez de soutien pour dispenser du jupon empesé. La bourse de quêteuse s'assortit au costume ; pour le premier décrit nous la ferions en velours bleu, doublé crème ; la seconde en faille vieux rose, doublée de mousseline laine comme le costume. Bijoux : bracelets et boutons d'oreilles.

Nous avons vu chez M^{me} Gradoz ces toilettes prêtes à être expédiées et nous avons trouvé l'occasion bonne pour vous satisfaire, nous l'espérons du moins.

Chez M^{me} Pelletier-Vidal, 19, rue de la Paix, les façons nouvelles sont dans tout leur épanouissement. Quel goût dirige ces combinaisons d'étoffes et quel art préside au choix des garnitures ! Ici, nous voyons un costume simple dans l'ensemble, mais d'une grâce achevée ; là, sur ce mannequin, un costume à *retroussis* discret, une tentative de draperie qui semble se faire bien modeste pour se faire accepter, comme si toutes les façons de M^{me} Pelletier n'étaient pas acceptées d'emblée par les élégantes ! Une jolie visite, en tulle brodé, bien mignonne et papillonnante de ruches légères et scintillante de pluie de jais. Une veste, une jaquette, avec leurs chemisettes indépendantes en mousseline chiffon ou en crêpe de Chine, se porteront sur des jupes d'escot de ton clair. Ce sera le clou de la saison. Très simples, pour le *toujours* à la ville.

M^{me} Pelletier fait pour les costumes des jupons de taffetas assortis, avec des *volants-froufrou* déchiquetés, petite tête frisottante et longues attaches en ruban ; pour les robes habillées, ils ont des volants de dentelle, des ruches ; les deux à profusion, les uns blancs, d'autres noirs.

CORALIE L.

L'Album du 21 mars contient les travaux suivants : Corbeille à ouvrage. — Fantaisie en peluche pour photographies, s'accroche au mur. — Arrosoir couvert d'étoffe pour plantes d'appartement. — Coussin de pied en étoffe ancienne, galon et peluche. — Tapis de table en étoffe Louis XVI et peluche améthyste. — Dessous de lampe ou de vase en étamine brodée avec jour. — Ménagère à ouvrage en drap perforé. — Bas d'enfant au crochet tunisien modifié. — Béret d'enfant au crochet.

VISITES DANS LES MAGASINS

Nous cherchons à rendre pratiques et utiles les renseignements, que nous donnons à chaque renouvellement de saison, sans oublier le côté séduisant : la nouveauté. Pour l'achat des étoffes noires, nous conseillons de s'adresser à une spécialité où ce genre de tissus offre plus de garanties. A la Scabieuse, 10, rue de la Paix, il nous a été montré des tissus pour grand deuil et demi-deuil et, parmi ces derniers, des nouveautés charmantes : le crêpon de laine gris et héliotrope uni et broché, des grenadines fond noir avec broché de couleur et des lainages grisailles pour costume de voyage, tissus parfaits et du meilleur usage. En soieries, des foulards, des louisines et des surahs que nous recommandons particulièrement pour leurs nuances délicieuses et leurs jolis dessins.

Citons parmi les étoffes de grand deuil : le voile, la bayonnaise, la mousseline de l'Inde et les crêpons unis; puis le voile armure et le voile madrilène. Pour le deuil moins sévère, des tissus de fantaisie : crêpon de laine avec broché ou rayures de soie, voiles brochés ou pékinés, crêpe de Chine uni ou façonné ravissants. Quant aux costumes de deuil, ils sont faits avec le goût sobre exigé et les garnitures de crêpe sont très bien disposées. L'envoi d'un corsage allant bien suffit pour l'exécution d'une commande de robe, y ajouter la longueur de la jupe, devant.

Je ne veux pas oublier de signaler à nos lectrices le corset en *coutil de soie* de M^{me} Emma Guelle, 3, place du Théâtre-Français. Ce charmant tissu, qui se fait dans toutes les couleurs à la mode, est solide et souple, suffisamment fort pour supprimer la doublure de soie. Aussi est-il plus léger et plus agréable au *porté* que celui de satin et beaucoup moins cher; il tient le milieu entre celui-ci et le corset de couil de coton.

Très coquet avec sa fine dentelle et ses nœuds mignons, il prend admirablement la taille, la cambre, l'allonge sans pression fatigante. C'est le type du corset par excellence pour qui aime le bien-être doublé d'une élégance intime et recherchée.

M^{me} Guelle a aussi, pour les fillettes, un corset à épaulières qui les oblige, progressivement et sans fatigue, à se tenir droites; excellent pour celles qui ont une tendance à se courber en écrivant ou en étudiant le piano. Pour les jeunes femmes, le corset du matin est une très pratique invention.

Renseignements sérieux et pratiques ceux que nous allons donner sur la Teinturerie Européenne, 26, boulevard Poissonnière. Les mères de famille et les personnes économes peuvent avoir toute confiance. La Teinturerie Européenne, par des procédés inventés par le fondateur de cette maison, teint les tissus, laine ou soie, dans les teintes à la mode, en leur donnant le brillant et la souplesse de l'étoffe neuve. Les noirs sont superbes et les couleurs fines parfaitement réussies. Gaze, crêpe de Chine se teignent fort bien. La Teinturerie Européenne a la spécialité de teindre les costumes sans qu'il soit besoin de les découdre et modifie la façon de la jupe si on le désire. C'est une grande économie que de n'avoir pas à recourir à la couturière pour une

façon nouvelle. Rideaux et tentures sont supérieurement nettoyés ou teints; rideaux de couleurs, soie, laine ou cretonne imprimée très soignés. La Teinturerie se charge de nettoyer : Uniformes de collégiens, vêtements et costumes de petits garçons, ainsi que les paletots d'hommes; elle y apporte le plus grand soin et les remet à neuf.

Il nous semble avoir donné, sur le filet mécanique de la maison Cabin-Sajou, 74, boulevard de Sébastopol, les renseignements demandés. Répétons-les pour nos nouvelles abonnées. Ce filet se fait de plusieurs grosseurs et coûte plus ou moins cher selon la finesse. La maison le détaille pour la plus petite quantité : un voile de fauteuil, un dessus de sacbet. Une autre spécialité de cette maison, le canevas directement imprimé d'un dessin en couleurs, supprime le tracé lancé, toujours fort coûteux; l'assortiment, en très belle laine de Hambourg, est compté à raison de 8 francs la livre. Les dessins sont artistiques et de style, avec ou sans personnages : paysages, chasses, chimères. Des feuilles de paravent où s'élancent des lianes et des feuilles des tropiques peuplées d'oiseaux; des chaises et des fauteuils dont les dessins reproduisent la faune et la flore exotiques, ravissants de coloris.

Voilà bien des attraites pour les travailleuses et du plaisir pour bien des heures de loisir, sans compter la satisfaction d'un joli meuble nouveau ou recouvert.

Nous allons compléter notre courrier de la mode par des renseignements sur les chapeaux, renseignements que nous avons pris chez M^{me} Rabit, 26, rue de Châteaudun, une modiste de goût et toute parisienne dans la façon gracieuse avec laquelle les garnitures sont montées, les formes croquées et la capote chiffonnée.

Pour vous, mesdemoiselles, voici à 35 fr. un chapeau en paille de riz noire, à bord un peu avançant, garni d'une fusée de coques en ruban noir coupé d'une rayure de couleur s'avancant sur la calotte, et d'un joli chiffonnage de ce même ruban piqué devant. Vous dire comme il est jeune et gracieux! Un autre a le bord suivi d'un cordon de clochettes de jacinthes roses avec nœud en bavolet.

Pour les jeunes femmes, la petite capote de demaison est adorable faite de fleurs blotties dans un nuage de tulle.

Les dames âgées ne sont point oubliées, et M^{me} Rabit sait leur trouver des formes très coiffantes et à la mode, et d'un goût comme il faut incontestable. Quant aux prix, ils sont fort raisonnables. Vous pouvez en juger par celui donné. A 40, 45 fr. et plus, selon les garnitures, les pailles unies ou à jour, les plumes et la finesse des fleurs.

La maison Billault, dont les bijoux en argent noir contrôlé ont tant de succès, vient de créer pour les cadeaux de la première communion de très jolis bijoux dont les prix s'adressent à toutes les bourses. Pour les premières communiantes, la broche nom en or 25 fr., ou moins, selon le nombre de lettres. Broche monogramme faite avec les lettres grecques de « Christus » en argent coupée et très finement ciselée. Le monogramme d'« Ave Maria » ou celui

de l'enfant s'il est préféré, prix : 12 fr. La petite chaîne Judic pour la montre 10 fr., or sur argent, avec grains d'argent noir. Le bracelet dizaine peut, par son genre de fermeture, s'adapter à tous les bras.

Des signets charmants pour le livre de messe, composés du monogramme du Christ, supportant trois petits rubans terminés les deux de côté par les lettres grecques Alpha et Oméga, et celui du milieu par le calice eucharistique, le tout en argent finement ciselé; une petite nouveauté ravissante que nous recommandons et qui ne coûte que 10 fr. Viennent ensuite les médailles en émail : le Sacré-cœur ou la Vierge, cerclées de perles fines enfilées; derrière, sur un fond d'or ou d'émail, le chiffre de l'enfant ou une prière.

Pour les petits garçons, la chaîne de montre dizaine, or sur argent, avec grains d'argent noir, est plus flatteuse que celle en argent et moins chère que celle en or; à l'anneau ressort une courte chaînette supportant le grain « Pater », prix : 25 fr. Médaille avec chiffre enlacé entouré d'un cercle où se gravent la date et derrière celle de la Confirmation : 30 fr. en or, 20 fr. en argent. Epingle de cravate, trèfle : or et argent noir, 11 fr.; en argent, 6 fr. 50. Boutons de manchette olive, 9 fr., ronds et gravés même prix. Nous dirons que tous ces bijoux sont contrôlés.

La maison Billault est actuellement 17, rue du Cygne; ne point confondre avec l'ancienne adresse.

M^{lle} Leeker, 3, rue de Rohan, nous a montré un superbe panneau, genre ancien Gobelin : une verdure avec paysage d'un grand effet et un travail nouveau en fleurettes de drap découpées qui forment des dessins ombrés très jolis. On en fait des bandes pour portières, rideaux; un devant de foyer, un coussin avec le dessin tramé en laine. Bande, 40 fr. sur 1 m. 50. Coussin, 32 fr. Le canevas spécial; 3 francs le mètre en 60 cent. de large et 4 francs en 80 cent. Les fleurs coûtent 50 c. le cent de chaque nuance. La tapisserie de style : Fauteuil Louis XV tramé, 110 francs; fond en soie, 125 francs. Un Louis XVI, copié sur un ancien écran Marie-Antoinette, fond en soie, 190 francs. Chaise en point de Hongrie, 45 fr.; X, 40 francs. Bandeau de cheminée, 75 fr. sur 2 m. 50 de long. Chaise Pompadour en pékin rosé, couronne de myosotis, 50 fr. Sac avec guirlande de fougère, 16 fr. Broderie de fantaisie sur étamine soie et or, 35 fr. Voile de canapé, 50 fr. Voile de fauteuil en tulle, dessin tulipe brodé en soie, 35 fr. Pour rideau entre-deux brodé en reprise, avec fil plat sur tulle, le dessin sur toile végétale pour n'avoir pas besoin de compter, 5 m. de tulle et l'échantillon, 22 fr. Nappe d'autel, 25 fr. Objets pour bébé : Ermite en flanelle, dessiné, avec la soie, 26 fr. Robe courte, application batiste sur tulle Bruxelles, 30 fr. Bas en soie bleue ou laine mélangée de soie, 3 fr. la paire. Chaussons, 6 fr. Souliers tout en cordonnet de soie blanc, 10 fr.

C'est à bonne source que nous puisons nos renseignements sur les étoffes. En beau lainage, les plus jolies rayures, pour costumes tailleur, sont la raie grise de plusieurs tons, les beiges et les bleus, tout marbré; ce tissu, en 1 m. 10 de largeur, est de 6 fr. 50 le mètre. Sur le nouveau tissu drap côtelé une rayure dégradée en beige avec gros bleu, en gris sur gris, gris avec raie gros bleu, gris rosé

et argenté avec bleu; ce tissu à côtes coûte 7 fr. 75 le mètre en grande largeur. Superbe la popeline rayée soie, rayure étroite, très jolie pour toilette habillée, électrique et argent, tussor et bleu, gris et argent, canard et tilleul, bleu anglais et or, 8 fr. 25, en 1 m. 10 de large. Puis les jolis cachemires des Indes unis, dont la maison Roullier frères a les brevets accredités.

Parmi les nouveautés nous avons remarqué un superbe foulard de l'Inde fond noir avec primevères bleues, roses et orangées, avec roses et myosotis et avec violettes détachées; en 80 cent. de largeur, à 12 francs le mètre; la largeur est exceptionnelle. Les foulards de Chine, sur fonds de toutes nuances, avec des gerbes noires ou blanches en grains de blé, en 70 cent., à 5 fr. 25 le mètre. Les pastilles, les pois gros et moyens seront très à la mode cette année, largeur 65 cent., à 5 fr. 75 le mètre; noir et pois lilas, noir et blanc, gris et blanc, noir avec rose, bleu et blanc. Petits pois en 56 cent. de large, à 4 fr. 90, et pois moyens en 70 cent., à 5 fr. 25 le mètre; de toutes les nuances à la mode.

Foulard rayé marbré; voici les différentes nuances, rien ne ressemble à cette disposition : fond havane et rayure foncée, gris bleu rayé, lilas et blanc, bleu et blanc; puis la fine rayure avec petits pois et la rayure satinée : l'une en 56 cent., à 3 fr. 90 le mètre, et la marbrée en 70 cent. à 5 fr. 25 le mètre. Quant au foulard avec violettes détachées, rien n'est plus adorable; il se fait sur fond noir avec bouquets de couleur, en 70 cent. de large, à 5 fr. 75 le mètre; myosotis blanc sur noir, pervenche sur noir, blanc sur grenat, blanc sur bleu, lilas sur prune, blanc sur gris souris.

Demandez à MM. Roullier frères, 27, rue du Quatre-Septembre, leur collection d'échantillons, qu'ils s'empresseront de vous adresser gratis et franco.

Malgré l'inconstance du temps, on s'est beaucoup occupé des toilettes, surtout de l'acquisition des tissus. Décidément, la mode est toute à la soie, et les grandes maisons, qui y trouvent leurs succès, sont unanimes à la conseiller.

Pour toilettes parées, les belles soieries lyonnaises en damas mêlé de satin. Nuances préférées : bouton d'or, bleu ciel, gris argentin, rose coupé de noir. On recherche aussi les satins écossais en toutes teintes, avec les quadrillés noirs à filets d'or ou avec serpents. Beaucoup de glacés en taffetas ou faille, des pékins-damas, des surahs façonnés.

Pour toilettes de bal, des satins, et des satins coupés de taffetas. Et enfin, plus que jamais en vogue, la *Bengaline* unie, teintes nouvelles; ou encore celle à fleurettes, grande nouveauté; et, pour fonds de jupe, les failles de Lyon, teintes noirs, bluet, bleu ou marron.

M^{me} Favier, rue du Faubourg-Poissonnière, 68, Paris, fait en ce moment de charmants piqués et de délicieuses guirlandes de fleurs pour chapeaux : piqués de beaux pélargoniums, jolies touffes de primevères très faciles à placer, guirlande de lilas très fin, charmants bluets; pâquerettes, myosotis, chèvrefeuille; jolis boutons de roses, etc., etc. Puis une fleur de haute nouveauté, la nigelle en velours bleu-pâle, avec un feuillage léger. Toujours aussi des fleurs d'appartement et de splendides bouquets d'autel.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES n° 4827

Modèles de la maison Chave et Cie,
Boulevard des Italiens, 36.

PREMIÈRE FIGURE. — Robe en crêpe de laine ornée de galons brodés; jupe bordée, devant, d'un volant de dentelle Colbert; le reste de la jupe est monté à larges plis séparés par des groupes de petits plis entre lesquels sont disposés des galons brodés. Corsage drapé, décolleté sur une chemisette à petits plis groupés alternant avec des galons brodés; les pinces sont ramassées au milieu devant; dos à pinces dans le bas et décolleté comme le devant; manche rappelant la disposition de la chemisette et petit poignet bas. (Voir la planche de patrons de ce mois.)

DEUXIÈME FIGURE. — Camail Renaissance en petit drap semé de perles reliées entre elles par une petite corde de passementerie; manches flottantes, bourrelées aux épaules; col Médicis (1).

TROISIÈME FIGURE. — Polonaise drapée en biais sur le corsage et fermée de côté; la sous-jupe est bordée d'un haut volant de dentelle, sur lequel retombe le volant Trianon, en dentelle également, qui borde la polonaise; le haut du corsage, dans le dos, suit le même mouvement que le devant; manche drapée dans le haut à manchette boutonnée. — Petite couronne sans brides, aigrette en dentelle.

QUATRIÈME FIGURE. — Costume en tissu rayé, disposé en biais à la jupe et formant le V au corsage à pointe devant et derrière; manche plate boutonnée dans le bas et très épaulée. (Voir la planche de patrons de ce mois.) — Chapeau de paille garni de dentelle revenant en crête sur le devant.

CINQUIÈME FIGURE. — Jaquette en ottoman avec veste grecque brodée de motifs perles; basque froncée en dentelle et manche de dentelle froncée au-dessous du coude. (Voir ce patron sur la planche de ce mois.) — Capote en surah drapé ornée, devant, d'une petite touffe de plumes.

SIXIÈME FIGURE. — Robe princesse, en voile broché, drapée sur les épaules, ouverte sur un gilet plat en faille et ornée devant d'un coquillé de dentelle qui part du bas de la draperie où s'attache le corsage; coquillé de dentelle remontant sur le côté de la jupe. — Chapeau de paille et crin orné de dentelle et ruban.

SEPTIÈME FIGURE. — Mantelet en sicilienne, froncé et drapé dans un empiècement sur lequel sont posés des motifs de passementerie faisant galons et bordé d'un grand effilé; pans en dentelle; la manche est formée d'un haut sabot de dentelle monté au bas d'un grand jockey; épaulette de dentelle coquillée; col Médicis très ouvert et grosse ruche en dentelle autour du cou. (Voir la planche de patrons.) — Chapeau à calotte plate et grande passe en dentelle; plumes derrière.

HUITIÈME FIGURE. — Costume en écossais, froncé sous un empiècement de velours qui simule un grand col; aiguillettes de passementerie. — Capote en dentelle avec touffe de bruyère.

NEUVIÈME FIGURE. — Jupe en foulard Pompadour à tablier légèrement drapé; les lés de côté sont bordés d'un coquillé de dentelle noire, celui de gauche montant moins qu'à droite; la draperie du corsage se continue en une petite écharpe dont le haut vient se fixer à la naissance du coquillé de ce côté; la jupe est froncée au bas du corsage rond; collerette-rabat en dentelle retombant devant en jabot coquillé; manche plate ornée dans le bas d'une petite hongroise en dentelle; jockey drapé en foulard et épaulette tombante en dentelle (2). — Chapeau de paille orné d'un coquillé de dentelle; chou de dentelle derrière.

(1 et 2) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle *certaine* recevront ce patron le 16 avril.

GRAVURE DE CHAPEAUX n° 4827 bis

CAPOTE POUR JEUNE FEMME. — Se fait d'un carré de dentelle d'or soulevé, au contour, par un cordon de boutons d'azalées. Derrière, touffe d'azalées surmontée de légères plumes avec aigrette.

CAPOTE faite de gaze changeante, lamée d'azur, disposée en torsade arrêtée, devant, par un chou et piquée derrière de deux touffes volumineuses qui posent sur les cheveux, l'une de violettes, l'autre de boutons d'or.

CHAPEAU ROND en paille violacée, avec le fond drapé de gaze assortie. Ruban écossais orange et paille entourant le fond voilé d'un agrément en jais s'élevant sur le côté en deux grandes coques inégales. Courant sur le chapeau, traine de coquelicots et de pavots, etc.

CAPOTE en surah ou gaze de soie, ornée d'une dentelle d'or brodée; derrière, très grosse rose sans feuillage et fleurettes jaunes.

CHAPEAU en paille beige et loutre à passe largement gondolée devant. Le contour suivi par une ruche de gaze beige. Plumes cachant la calotte, mais dégagant des fleurs multicolores de teintes douces.

MODÈLE COLORIÉ

VIDE-POCHE, broderie mosaïque; le croquis et l'explication sont à la page 3 de l'Album de ce mois.

CARTONNAGE

COUPE, deuxième partie, 2 feuillets.

QUATRIÈME ALBUM

FEUILLE IV

1^{er} CÔTÉ

MANTELET, 7^e toilette.

CORSAGE A PINCES, 1^{re} toilette. } Gravure n° 4827.

JAQUETTE, 5^e toilette.

2^e CÔTÉ

CORSAGE ET JUPE, 4^e toilette (gravure n° 4827).

SORTIE DE BAL, page 2.

CORSAGE GUIMPE, première com- } Album d'avril.
muniant, 2^e figure, page 5.

ERRATUM

Planche de broderie donnée en mars, au lieu de l'explication parue, lisez :

ALPHABET, pour taies d'oreiller, plumetis, cordonnet mat et point de sable; le point de sable peut être supprimé.

PETIT ALPHABET, pour trousseaux d'enfants, plumetis.

ALPHABET, pour mouchoirs, plumetis et cordonnet.

L'alphabet point à la croix paraîtra dans un des prochains numéros.

PREMIÈRE COMMUNION

La maison Bouasse-Lebel informe nos lectrices qu'elle se met à leur disposition pour leur fournir les renseignements, catalogues, échantillons d'images et objets concernant les cadeaux de 1^{re} communion.

A cet effet, elle a préparé des assortiments d'images avec des tarifs spéciaux, que nos lectrices seront libres de conserver moyennant la somme de deux francs. La valeur de ces échantillons étant supérieure à ce prix, peut être considérée comme une prime offerte à la clientèle de la maison Bouasse-Lebel, 29, rue Saint-Sulpice, Paris.